

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

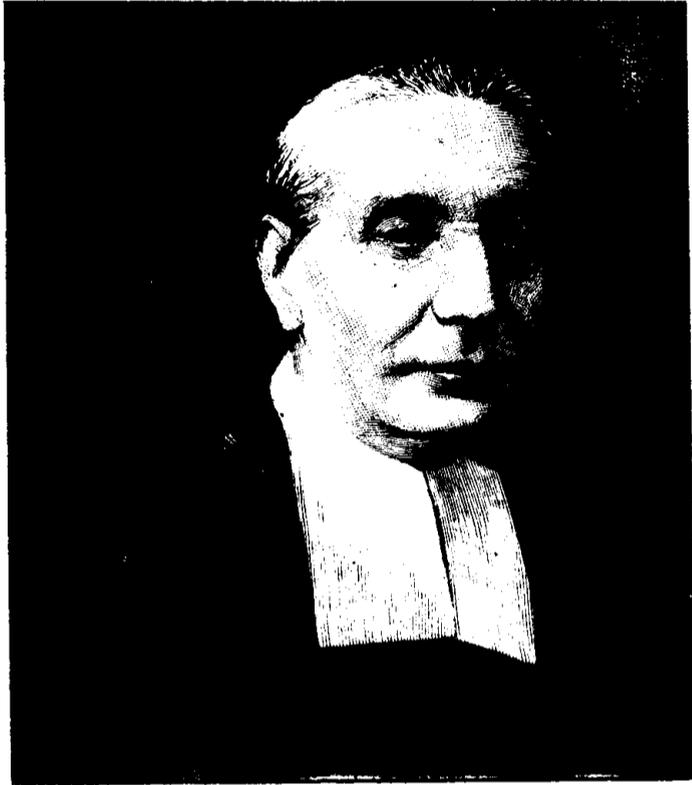
Un an, \$8.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 665.—SAMEDI, 30 JANVIER 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

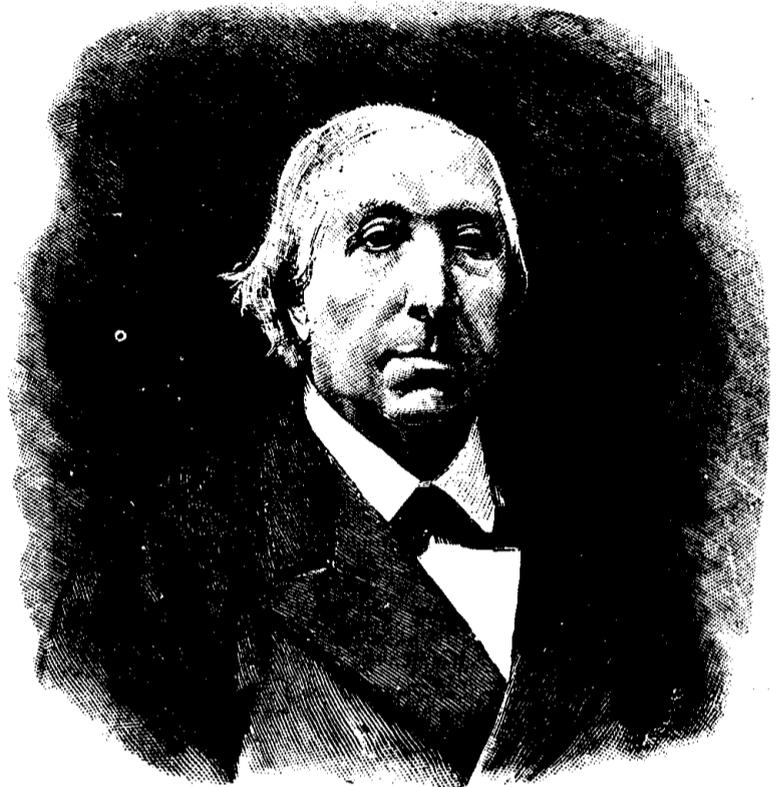
## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE T.-H. FRÈRE JOSEPH

Supérieur-général des Frères des Écoles Chrétiennes, décédé



M. EMMANUEL ARAGO

Sénateur, décédé



LA FAMINE AUX INDES

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 30 JANVIER 1897



## SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique, par Firmin Picard.—Petite poste en famille.—Chanson du club de raquettes "Frontenac," par H.-J. Kearney.—Le mouvement féministe, par E.-B. Gauvreau.—L'amitié, par Ribon.—Anatole France, par F. Picard.—L'éternel adieu, par Wilfrid Locat.—Poésie : Reconnaissance, par Airam.—L'émigration au Brésil, par P.-B. de Boucherville.—Prisonnier d'un surcui (avec gravure).—Je te donne cette rose, par Anatole France.—Poésie : Souvenir, par L.-N.-E. Beaulieu.—Le R. P. Ollivier.—L'exposition du cycle à Paris, par F. Picard.—Le chêne d'Abraham en Palestine (avec gravure).—Primes du mois de décembre.—Jardin des enfants : Poésie : Au matin, par Marguerite Meurs.—La joie de la famille.—L'aller et retour.—Feuilletons.

GRAVURES.—Portraits : Le T. H. Frère Joseph ; M. Emmanuel Arago.—La famine aux Indes.—La locomotion à travers les âges : A propos de l'exposition du cycle au palais de l'industrie, à Paris : Le char des rois fainéants ; Le char romain ; Le carrosse du roi ; La chaise à porteurs ; Le carrosse du sacre de Louis XVI ; La chaise de poste ; La diligence ; Voiture de promenade du duc d'Orléans ; Carosse du maréchal Soult au couronnement de la reine d'Angleterre ; Le coucou de Poissy ; Le phaéton ; Locomotive ; Voitures automobiles ; Tandem ; Bicyclette ; Draisienne.—Portrait de M. Anatole France.—La mode : Deux Toilettes.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT CINQUANTE-DEUXIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu le samedi, 6 FÉVRIER, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

## NOTES ET IMPRESSIONS

Le paradis nous console ou nous venge de la vérité.—E. M. VALTOUR.

Il faut que la femme qui épouse un artiste sache qu'elle voué sa vie au sacrifice.—MEISSONNIER.

L'imagination est la grande séparation, la consolatrice suprême des vicissitudes, des misères, des inégalités de la vie humaine.—Z. DESCHAMPS.

De magnifiques fêtes ont eu lieu, la semaine dernière, en l'honneur de S. G. Mgr Moreau, Révérendissime évêque de Saint-Hyacinthe. Depuis le 18 décembre dernier durent réellement ces fêtes : mais les 19, 20 et 21 de ce mois de janvier, l'amour du peuple de ce beau diocèse s'est donné libre cours. Monseigneur fêta ses noces d'or (cinquante ans) de prêtrise, et ses diocésains ont bien fait les choses.

L'éclat des fêtes eut été plus grand sans le deuil de l'Eglise de Montréal.

Nous avons publié, dans notre dernier numéro, une très jolie et exacte photographie du vénérable prélat jubilaire, auquel, à nouveau, nous offrons nos plus humbles hommages de respect, de soumission ; et nous unissons notre voix à celles de nos compagnons d'armes, les zouaves pontificaux du diocèse de Saint-Hyacinthe, pour souhaiter longue vie à Monseigneur.

—Quel temps magnifique ! " disais-je hier à un ami que je rencontrais en ville.

—Temps magnifique ! me répondit-il. Je ne trouve pas cela ! On ne peut plus avancer dans les rues ; on est exposé à recevoir, des toits, des avalanches vous aplattissant comme des... accordéons. Et vous trouvez cela beau ?

—Mon cher ami, lui dis-je, vous faites comme tout le monde... dans les villes. Et vous n'êtes pas Canadien, on le voit bien—ou vous ne savez pas vous *Canadianiser*. Il n'est rien de si triste, en notre siècle de progrès, que l'égoïsme à outrance, faisant qu'on oublie toujours tous les hommes pour sa propre individualité. La neige, voyez-vous, c'est presque une fumure pour les champs. Ce n'est pas tout—quoique, sans les chaups, pauvres citadins, nous serions bientôt réduits à manger l'herbe des rues (il y en a peu à Montréal !).—La neige, c'est le travail de l'ouvrier dont les enfants pleurent de froid et de misère durant les premiers jours d'hiver ; c'est le travail, l'animation de la campagne, où se font les belles routes, routes directes, raccourcissant les distances, diminuant la peine et la fatigue des chevaux, amenant le bonheur dans la maison de l'ouvrier rural. La neige, c'est la vie de tous, et c'est la joie des enfants. Que de glissades, que de culbutes où perlent les frais éclats de rire de l'innocence !

Oh ! qu'elle est bienvenue, cette neige brillante de mille feux sous ses facettes de vrais diamants, ouatant nos larges allées, comme elle revêt toute la nature de sa superbe tunique aux aspects de velours nuagé, moutonné, floconneux.

Si la neige est saluée avec joie par nos bons cultivateurs, elle ne laisse pas que d'avoir certains effets désastreux.

Témoin, ce pauvre Etat du Michigan, que les loups infestent.

La faim chasse le loup du bois, dit le proverbe : la neige, c'est la faim pour ces animaux. Les députés entendent mettre une... fin aux déprédations de ces carnassiers, en demandant à la législature du Michigan de porter à vingt dollars la prime pour chaque tête de loup !

C'est du coup, qu'ils vont perdre la tête !...—les loups, c'est évident : et non les députés.

Puisque nous sommes entré en Chambre... au figuré n'en sortons pas sans dire que la Nouvelle-Ecosse vient d'ouvrir sa session parlementaire, le 21 de ce mois, après-midi.

Le discours du trône a rappelé "l'abondante récolte et les pêches fructueuses de l'année qui vient de

finir." Il paraît aussi que les mines ont donné plus que jamais elles n'avaient produit jusqu'ici.

Sans vouloir juger des gens sur... la mine, nous dirons que ces rapports "d'abondantes récoltes" nous inspirent peu de confiance : c'est ainsi, généralement, que l'on débute pour mettre la main à la poche... du contribuable.

Voici les pays d'Europe sens dessus dessous, par suite des craintes de choléra, car il paraît qu'il y a danger imminent : déjà, il y a eu de jours, un navire labordant à Plymouth avait eu plusieurs cas de ce terrible mal durant la traversée : aussi, à l'arrivée de ce vaisseau, lui infligeait-on une quarantaine de... cinq jours !... Une quarantaine de cinq jours !...

Un jour, mon domestique—n'allez pas vous récrier, aimables lectrices, bienveillants lecteurs ! c'était au temps où... je pouvais me payer ce luxe : sachez que mes domestiques m'aimaient à sacrifier leur vie pour moi... ce que je vous souhaite de la part des vôtres !—Donc, un jour, mon domestique me donna un remède infailible contre le mal de dents ; je connais d'excellents remèdes pour cela : peut-être, vous en dirai-je quelque'un.—Il s'agissait de mettre un morceau de lard sous une pierre (ou sous une roche, si vous avez le levier d'Archimède pour soulever une montagne !) puis, faire une neuvaine.—Est-ce une neuvaine de quinze jours ? lui demandai-je très sérieusement.—Oh ! monsieur, me répondit-il, cela ne fait rien ! vous pouvez la faire de huit ou quinze jours, comme vous le voulez !

Je pense les quarantaines de cinq jours aussi efficaces que la neuvaine de huit ou quinze jours de mon brave domestique.

Le Nouveau-Monde va-t-il se préoccuper de l'éventualité pleine de menace qui terrifie nos voisins d'outre-mer ? Se rappelle-t-on les quantités de commissions, de missions, etc., convoquées, réunies, puis dissoutes en 1893, quand la peste fit son apparition à Hambourg, à Marseille, et même, dit-on, à Paris ?—Se souvient-on de ce navire prussien qui viola la consigne à la Grosse Ile et arriva tout glorieux à Montréal ?—La ville—ou les citoyens, pour parler clair : car nos édiles se... moquent de nous comme d'une guigne !—les citoyens voulurent recevoir le navire ennemi à coups de canon : mais le canon du Carré Viger était... enrouté, pas moyen de le faire parler ! On s'expliqua : il n'y avait pas de cholériques à bord du Teuton, les citoyens se rendirent en pèlerinage à... la place où devait s'élever la maigre statue de Chénier, on vint le choléra et les Prussiens à tous les diables... et il ne fut plus question de rien !

Ce n'est point ainsi que l'on sauvegarde son pays ; il est des mesures *intérieures* à prendre, tout autant que des mesures *extérieures*. La plus grande propreté est requise dans les quartiers populeux : les latrines, les caves, doivent être aérées, blanchies à la chaux, passées au chlore ; les rues—entendez-vous ! les rues, Messieurs du Conseil—ne doivent pas être des cloaques infects, comme on le voit dans les rues les plus riches de la ville : rue Notre-Dame, rue Craig, etc.

Que dirons-nous des autres, si ces deux-là sont infectes ?...

J'ai rencontré l'été dernier des chats morts, écorchés, des rats écorchés, puant à donner le choléra, dans les rues réputées propres en ville ; je vois depuis huit jours, un chat mort, à demi écorché, rue Saint-Hubert. Vous me direz que c'est l'hiver, qu'il n'y a pas de danger : eh ! mais, il y a le danger de faire passer Montréal, aux yeux des étrangers, pour un *ghetto* véritable. Or, vous le savez, rien de plus répugnant de malpropreté qu'un quartier juif—un *ghetto*—!

Ce choléra vient des Indes, où règne, dans le Nord-Ouest, dans le Radjputana, une famine atroce. L'indolence, la mollesse, le fanatisme des hindous, la félicité de vivre pour eux, leurs besoins peu impérieux, tout concourt à développer le terrible fléau. Quarante millions d'hommes se meurent là-bas, dans ce pays d'une fertilité exceptionnelle—mais où la chaleur, en ces derniers mois, a desséché les rivières et les canaux ! Quatorze fois, depuis le commencement du siècle, la famine a ravagé ce beau pays. Les routes

mal faites, e peu de développement des chemins de fer, ne permettent pas au gouvernement anglais de secourir efficacement ce peuple lâche et fanatique. En 1861, neuf cent mille personnes périrent dans une seule province. La famine la plus terrible fut celle de 1876, où cinq millions d'hommes—la population du Canada entier—périrent ! jugez si le choléra a beau jeu dans un pareil charnier ! Car ils abandonnent presque toujours leurs morts, les survivants n'ayant ni la force, ni le courage de les enterrer. En cette famine de 1876, l'argent ne fut pas épargné : plus de soixante millions de francs, (douze millions de dollars) furent employés, sans pouvoir conjurer le fléau.

Dans le désordre actuel, le gouvernement a fait son devoir : il a acheté, à Odessa, à Salonique, à Chicago et à New-York, d'énormes quantités de blé, de farine et de riz, qui, débarquées à Bombay ou à Calcutta, seront amenées par les chemins de fer dans les régions les plus éprouvées.

Ajoutez à ces malheurs les atrocités qui les accompagnent : dans le Punjab, à Delhi, à Lahore, dans bien des villes du Nord et du Centre, la population a pillé les magasins, dévalisé les entrepôts et arrêté des trains chargés de blé et de riz. Le gouvernement a pris des mesures énergiques contre les... perturbateurs : c'est ainsi qu'on appelle ceux qui ont faim ! Il a fait mieux : il a donné du travail à plus de cent cinquante mille paysans ; mais qu'est-ce cela quand des millions meurent de misère et que la peste ravage ce qui survit ? (\*)

\* \*

De ces abominables calamités à la guerre, il n'y a qu'un pas.

Parlant de la guerre Cubaine dans le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ, nous disions que l'Espagne et les Etats-Unis s'examinent... à distance comme des chiens de faïence. Les deux nations arment fiévreusement des navires, en font construire, en lancent de temps à autre.

Mais voici que la France et l'Angleterre semblent se préparer à un branle-bas général de combat sur l'élément liquide. Dans la discussion du budget de la marine, l'amiral Besnard, ministre de la Marine et des Colonies en France, parlant en faveur du vote d'une somme respectable de millions pour mettre sur pied—est-ce bien sur pied?...—les meilleurs et les plus rapides des cuirassés à créer, disait : "Un Etat doit avoir la marine de sa politique."—Il paraît que ce mot est très... profond, comme le comporte le sujet. M. Lockroy, le radical prédécesseur ou le prédécesseur radical, si cela vous plaît mieux, de l'amiral Besnard, fit chorus avec ce dernier.

Appuyant sur des particularités, tandis que l'amiral s'en était tenu à des généralités, M. Lockroy fit connaître à la France ahurie, que ses chaudières... les chaudières des navires, entendons-nous ! ne valaient pas les quatre fers d'un chien. Aussi, l'amiral recueillit-il un vote général qui lui permettra de réorganiser ses bâtiments près de sombrer !

En moins de deux ans, il y a peu de temps, l'Angleterre votait plus d'un milliard de francs (deux cent millions de dollars) pour sa flotte de guerre, dont l'armement avait été reconnu, en pleine chambre des Communes et en celle des Lords, tout à fait défectueux ! Et dire que c'est en plein XIXe siècle que l'on doit faire ces constatations de concussions, de dilapidation effrénée des ressources d'un peuple entier !

Ce que le choléra aura respecté, les hommes, ou plutôt leurs machines infernales, l'acheveront.

Toute l'Europe se met sur pied pour repousser la peste vomie par les Indes en putréfaction sous tous les rapports : rapport moral autant que le rapport physique. Et toute l'Europe prépare, avec une activité fébrile, de la besogne à la terrible faucheuse : celle-ci pourrait fort bien devancer celle-là !

\* \*

Si nous avons pris part aux tueries des champs de bataille—parce que l'honneur et le devoir nous le commandaient,—nous n'aimons pas, cependant, ces

(\*) Voir la gravure de notre frontispice.

hécatombes où l'homme, bête féroce, n'éprouve de souverain bonheur qu'à se plonger dans le sang fumant de qui?... de son frère, d'un autre homme qui ne lui a jamais rien fait, qui n'a porté aucune atteinte à sa foi ou à son droit. Nous aimons... ceux qui savent aimer : aussi, pour clore ce chapitre passablement ennuyeux, allons-nous retomber... sur nos pattes.

Il y a un mois et demi environ, une goëlette prussienne, la *Hinnrika* demandait, par un gros temps, un pilote pour la diriger vers l'Adour et la sauver, car elle était en perdition. C'était près de Bayonne, et Biarritz n'est pas loin de là.

Il y a, dans la jolie petite ville de Biarritz, un homme de haute taille, beau, œil clair et hardi, physionomie toujours souriante, poitrine constellée de décorations, barbe fauve et frisée, âgé de trente ans environ, bien connu des nombreux baigneurs de la plage. C'est Joseph Fourquet, dit Carcabuena, pilote intrépide, ne calculant jamais le danger, le méprisant toujours, en venant toujours à bout.

A peine la *Hinnrika* a-t-elle fait ses signaux de détresse et de demande d'un pilote, que Joseph Fourquet accourt, raccolant sur son chemin treize hommes enflammés par son courage, se jette avec eux dans la traînière *Saint-Paul*, et nage vers le bateau prussien. Au travers de mille écueils : surmontant tous les dangers, les quatorze marins français arrivent enfin auprès du bâtiment prussien. Joseph Fourquet saisit la barre et gouverne vers l'Adour. En sauvant le navire prussien, il s'aperçoit que la traînière est en danger de se perdre : il demande un canot au capitaine prussien—personne, à bord, ne le comprend !—Toute minute de retard peut amener la mort des braves Français venus au secours de la goëlette étrangère.

Joseph Fourquet, par signes, et surtout en détachant un canot de ses porte-manteaux, finit par se faire comprendre des Prussiens. Le canot est lancé à la mer, malgré la mer en furie ; un matelot prussien s'y jette avec Joseph Fourquet, qui a embarqué trois rames—tout ce qu'il a trouvé à bord de la goëlette. Il nage avec tant de vigueur, qu'il brise un aviron, aussitôt remplacé. Il parvient à deux verges de la traînière, stoppe là pour ne point se briser. Il veut se jeter à la nage pour amener chaque homme de la traînière ; ceux-ci le supplient de s'épargner, et alors commence une scène inouïe de sang-froid et de courage. Joseph appelle chacun de ses hommes par son nom ; chacun, à cet appel, se jette à la mer et Joseph, soit à l'aviron, soit d'autre manière, le recueille et le place dans son canot. Deux hommes périrent, cependant, tant la violence des vagues et de la tempête était grande.

Le petit Mimigue, adolescent, fils du patron du "Favori," appelé à son tour de rôle, refusa d'embarquer alors, disant à Joseph : "Sauvez les plus fatigués : je puis tenir encore !" Il était simplement soutenu par deux rames sous les aisselles, et il n'embarqua que quand le dernier fut sauvé. La traînière s'abîma en ce moment. Joseph fit force rames vers la goëlette prussienne, sauva les étrangers et ses amis : émerveillée, la population de Bayonne fit une ovation à ce héros—dont la vie est de sacrifier sa vie pour sauver celle des autres !—Aussi, a-t-on demandé pour lui la croix de la Légion d'honneur, la seule qui lui manque, et qu'il a tant de fois gagnée. Comme cela repose, ces actions héroïques !...

Espérons que le gouvernement français saura récompenser ce vainqueur de la mort—plus méritant par une seule de ses actions, que le plus courageux capitaine, ne songeant qu'à tuer, lui !

\* \*

Une dernière nouvelle : les Bretons ont offert au R.P. Le Doré, supérieur des Eudistes, né à Auray, la candidature à l'Assemblée législative, en remplacement de Mgr d'Hulst.

Il ne serait pas méseant de voir, dans nos Parlements, quelqu'un ou quelques-uns de nos évêques, dont la présence aux Conseils du pays ne pourrait exercer qu'une heureuse influence.

FIRMIN PICARD.

## NOS GRAVURES

EMMANUEL ARAGO

Il vient de mourir un homme qui eut une certaine célébrité en France : M. Emmanuel Arago.

Son père fut le grand François Arago, astronome distingué, directeur de l'Observatoire de Paris ; né en 1789, mort en 1853.

Emmanuel naquit en 1812. Il fut avocat brillant, bon orateur, écrivain d'esprit, homme politique dont la ligne de conduite fut toujours celle des hommes de la première Révolution. Il siégea à l'Assemblée constituante où il fut envoyé le 23 avril 1848, par les Pyrénées-Orientales. La République le désigna comme ministre plénipotentiaire à Berlin, poste dont il se démit le lendemain de l'élection du prince Napoléon. Fut réélu à l'Assemblée législative où il siégea jusqu'au coup d'Etat. Était nommé député de la Seine, le 22 novembre 1869 ; fut membre du gouvernement de la Défense nationale à Bordeaux, le 4 septembre 1870, et succédait à Gambetta comme ministre de l'intérieur. Fut élu député le 3 février 1871 à l'Assemblée nationale, et le 30 janvier 1876, nommé sénateur par les Pyrénées-Orientales. Fut Ambassadeur de la République auprès de la Suisse, de 1880 à 1894, où il fut mis en disponibilité à cause de son grand âge.

Ses salons étaient ouverts à toutes les nationalités et à tous les partis, et il laissa d'unanimes regrets à Berne.—F. P.

LE T. H. FRÈRE JOSEPH

L'Eglise et la France viennent de faire une grande perte par la mort du Très Honoré Frère Joseph, supérieur général de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Frère Joseph, dans le monde Joseph Jossierand, naquit à Saint-Etienne, le 25 mars 1823.

Il se distingua de bonne heure par sa grande intelligence, son esprit calme et réfléchi. A l'âge de dix ans, il enseignait le catéchisme à des enfants pauvres que réunissait une demoiselle charitable. Les grandes vocations ont presque toutes la charité pour base, pour point de départ.

Agé de treize ans, le jeune Joseph entra au Petit Noviciat, rue Oudinot, à Paris. Il demeura dès lors à Paris, où il passa toute sa vie religieuse.

Il commença par enseigner, à la grande ville, des élèves de... quarante ans, qui l'aimaient et le respectaient.

En 1842, il fonda, pour les employés, le Cercle des France-Bourgeois ; il resta chargé de la direction de ce cercle jusqu'en 1871. Il était déjà visiteur du district de Paris.

Le 7 avril 1874, il était élu deuxième assistant, et le 18 octobre 1884 il devenait supérieur-général, à la joie de tous.

Il est mort à Arcachon, le 1er janvier 1897, chargé de mérites et de vertus, et regretté de tous ceux qui l'ont connu, tout autant que de ses frères en religion.

FIRMIN PICARD.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

Ad. R., Montréal.—Autant que possible, nous suivons votre désir.

J.-E. R., Québec.—Ce bout de style n'est pas mal tourné ; il pourra passer.

H. D., Montréal.—A la semaine prochaine, votre essai tragique.

J. R., Montréal.—Bonne inspiration. Nous publierons aussitôt que possible.

J. S., Québec.—Sauf l'envoi, trop incorrect, le reste peut passer, avec de légères rectifications.

U. d'A., Montréal.—Ceci est bien dans la bonne note et de forme assez convenable. Mais c'est trop long. Nous essaierons, cependant, d'insérer au plus tôt, tout comme pour les précédents envois. Nous ne pouvons rien promettre de plus.

M. L. B., Rox, Mass.—Bienvenue, mademoiselle. Nous publierons vos "Notes sur l'Ecosse" et dès que faire se pourra.

## CHANSON

DU CLUB DE RAQUETTES "FRONTENAC" D'OTTAWA  
PAROLES DE M. HORACE-J. KEARNEY

## I

Frontenac ! ce beau nom  
Illustre notre histoire :  
Toujours vaillants, sachons  
Le porter avec gloire,  
Toujours, toujours,  
La nuit comme le jour.  
Youpe, youpe. . .

## II

Allons, mes bons amis,  
Ayons tous du courage,  
Que jamais les soucis  
N'abondent nos parages.  
Toujours, toujours,  
La nuit comme le jour.  
Youpe, youpe. . .

## III

La raquette est pour nous  
Une double nature,  
Il nous est toujours doux  
D'aller à l'aventure,  
Toujours, toujours,  
La nuit comme le jour.  
Youpe, youpe. . .

## IV

Vive le président !  
Votons-lui confiance :  
Il est sage et prudent,  
Et plein de complaisance.  
Toujours, toujours,  
La nuit comme le jour.  
Youpe, youpe. . .

## V

Deployons nos talents  
Auprès de nos épouses ;  
Ailleurs, soyons galants,  
Sans les rendre jalouses.  
Toujours, toujours,  
La nuit comme le jour.  
Youpe, youpe. . .

## LE MOUVEMENT FÉMINISTE

Je viens de recevoir le *Numéro-Souvenir*, Noël 1896, une gracieuseté de Françoise—je l'ai lu d'une couverture à l'autre—même les annonces. Il y en a une surtout, contre le mal de tête, qu'il aurait été plus malin de mettre à la fin du numéro, mais, sous la direction de Françoise, ça ne pouvait pas arriver, n'est-ce pas ?

Le tout est gentiment dit, et nos maîtres se prononceraient.

Au firmament de la littérature féminine de Ville-Marie, je vois briller des étoiles qui ne sont pas du tout de sixième grandeur.

Allons, messieurs les jeunes du MONDE ILLUSTRE, dans cette Athènes du nouveau monde, occuperez-vous les degrés, alors que les dames seules conquerront les palmes de l'Attique ? Ne faites point les Bleyrus, ne laissez pas les dames prendre vos vêtements pour aller briller aux assemblées de la nation.

Travaillez, lisez, griffonnez, corrigez (un Rinfret à la main, autrement...) puis éditez, allez vous inspirer chez l'ami Béliveau, un Crémazie en herbe, vous dis-je, poète comme lui, comme lui libraire.

Et nous, des hauteurs du Minnesota, nous vous donnons nos oreilles : "Fils d'Apollon, accordez vos lyres," nous sommes fiers de vous, nous brillons par vous, confrères. Est-ce assez Tarascon ?

Revenons au *Souvenir*.

Ce numéro est très intéressant et aussi très intéressé à la question de la femme émancipée. Les articles de Mme Dandurand et d'Yvonne sont étonnants.

Mais je me suis aperçu qu'en énumérant les rôles que la femme a joués dans tous les siècles on en a publié un qui, pas plus que :

Monseigneur l'évêque d'Autun,  
N'était un prélat du commun...

ne me semble, comme on dit en politique, une quantité négligeable.

Je pense renforcer d'un argument de plus *ou de trop*, la cause des dames en tirant de l'histoire le fait qui suit :

Il a existé un ordre religieux où les hommes furent soumis aux femmes. Il n'y a qu'en France qu'on pouvait en avoir eu l'idée. Ça été une singularité dans l'Eglise, mais tout de même un trait de galanterie française.

L'abbé qui fit pareille fondation, malgré la sainteté incontestable de sa vie, est toujours demeuré sur les marches de l'autel, il n'a jamais été que "Vénéralble." Si les citoyennes prennent en mains, un beau jour, le gouvernement de la chose publique, elles pourront s'aboucher avec la congrégation des Rites, pour mettre ce vénérable à sa place.

Robert d'Arbrissel est le nom du fondateur ; il est né en 1045, en Bretagne, dont le souverain était alors Conon II. Il fit ses études à Paris et reçut même le bonnet de docteur. Il fut d'abord vicaire-général de l'évêque de Rennes ; puis après la mort de ce prélat, il enseigna la théologie à Angers.



Religieuse de Fontevraud

RELIGIEUSE DE FONTEVRAULT

Peu de temps après, voulant mener une vie plus parfaite, il engagea un de ses amis à le suivre dans le bois de Craon, où ils se cachèrent et vécurent en ermites.

La réputation de ce nouveau Jean-Baptiste s'étendit au loin, on accourut de tous côtés pour entendre ses instructions, lui demander des conseils et se mettre sous sa conduite. Hommes et femmes, personne ne voulait plus le quitter, et il fut obligé de loger toute cette multitude dans les bois voisins de celui où il s'était établi.

Robert construisit, en 1094, dans la forêt de Craon, un monastère qu'on appela *La Roë*. On n'y vivait que d'aumônes et de racines.

C'était l'époque des croisades. Notre saint fut obligé par le pape Urbain II de prêcher de ville en ville afin d'exciter les chrétiens à se porter en Asie pour délivrer les saints lieux de la présence des infidèles, ou au moins à faire pénitence de leurs péchés, pour attirer la bénédiction de Dieu sur les armes de ceux qui allaient partir pour une si noble entreprise.

L'enthousiasme était universel. Ceux qui restaient en France se promettaient de prier, d'entrer en religion et le nombre de mondains qui vinrent trouver Robert fut si grand, qu'il ne savait où les loger. Tous les bois d'alentour en étaient remplis.

Près de la ville de Candes, où mourut saint Martin, s'offrait un vallon, dans lequel coulait un ruisseau, au milieu d'une plaine inculte, couverte de ronces et de buissons.

C'est dans cet endroit, appelé *Font-Evrault*, que Robert construisit des cellules, d'un côté pour les hommes, de l'autre pour les femmes, et deux oratoires, un pour chaque sexe. Les femmes y chantaient les louanges de Dieu que les hommes travaillaient, défrichant la terre ou exerçant chacun le métier qu'ils connaissaient, pour vivre.

Le silence qui régnait (grâce aux femmes, sans doute) parmi cette multitude était admirable, et l'état misérable où ils se trouvaient par leur pauvreté leur fit donner, par le fondateur, le nom de *pauvres de Jésus-Christ*.

Chaque jour lui amenait de nouveaux disciples, quelquefois des familles entières. Il ne refusait personne et il éleva plusieurs monastères dans la même localité. Un était pour les vierges et les veuves, au nombre de trois cents religieuses ; un autre pour cent vingt malades ; et un troisième pour les pécheresses qui faisaient pénitence.

Les hommes eurent aussi une habitation séparée, et enfin une grande église fut construite en 1119, pour tous les monastères réunis.

Il y avait donc trois monastères de femmes et un seul d'hommes. Les trois premiers furent dédiés à la sainte Vierge, et le quatrième à saint Jean l'Évangéliste. *Pour lors*, se rappelant que Notre Seigneur mourant avait dit à sa mère ; "Femme, voilà votre Fils !" et à saint Jean : "Mon Fils, voilà votre mère !" la pensée lui vint que la sainte Vierge était supérieure à saint Jean, il convenait que, dans son ordre, les femmes fussent supérieures aux hommes : qu'ainsi les hommes seraient soumis aux femmes, comme saint Jean avait été soumis à Marie.

La première supérieure qu'établit Robert fut Herlande de Champagne, veuve du sire de Monsoreau ; la seconde fut Pétronille de Craon, veuve du baron Chemillé, qui devint à la mort du fondateur, supérieure générale de tout l'ordre.

La règle de saint Benoît y fut adoptée ; en plus, abstinence de viande et un silence continu. Le voile des religieuses devait toujours être baissé, de manière à leur cacher entièrement la bouche. Les robes devaient être de l'étoffe la plus commune, sans apprêts et d'une laine non teinte. Quand une religieuse était dangereusement malade, on la transportait à l'église pour y recevoir les derniers sacrements.

Les religieux faisaient l'office canonial entre eux, ils n'avaient rien de propre. Ce qui restait de leur table était rendu aux religieuses, et par elles distribué aux pauvres. Aucune femme ne pouvait être reçue dans leur couvent. Ils ne pouvaient se mêler d'aucune affaire étrangère à leur institut, être témoins ou cautionner pour personne. Les provisions de l'ordre, l'argent provenant des fermes étaient exclusivement tenus par les religieuses. Les religieux ne pouvaient admettre aucun novice à la profession, ce droit n'appartenait qu'à l'abbesse.

La nouveauté de cet institut, qui n'a jamais eu son pareil, excepté quelques monastères de l'ordre de Sainte-Brigitte, ne pouvait manquer de trouver des contradicteurs. Il y en a encore de nos jours.

Cependant en 1113, le Pape confirma l'ordre qui passa les Pyrénées et la Manche ; mais en Angleterre il devait être moins bien accueilli, vu son esprit et son origine française.

Plusieurs princesses d'Orléans, de Bourbon, en furent abbesse.

C'est à l'abbaye de Font-Evrault qu'on envoyait les princesses filles de France, pour leur éducation.

J'ai mentionné l'ordre de sainte Brigitte de Suède—j'en veux dire un mot avant de terminer cet article déjà trop long.

Ayant fait bâtir un monastère, à Wastein, en Suède, pour soixante religieuses, elle mit dans un bâtiment séparé du même monastère, *treize prêtres*, (le nombre treize n'effrayait pas cette noble dame) en l'honneur des *douze apôtres*... et de Saint-Paul, quatre diacres pour représenter les quatre docteurs de l'Eglise, (Saint-Augustin, Saint-Ambroise, Saint-Jérôme, Saint-Grégoire) et huit frères couvers.

Les hommes étaient soumis aux religieuses quant au temporel mais les religieuses étaient sous leur con-

duite quant au spirituel : les hommes n'étaient admis dans cet ordre que pour procurer les secours spirituels.

L'habitation des uns et des autres était séparée par une clôture inviolable : mais l'église leur était commune. Le chœur des religieux était au dessous de celui des religieuses, de manière qu'ils ne pouvaient pas se voir.

Ces monastères du Nord furent détruits lors de la révolution causée par le changement de religion.

Il paraît qu'on a trouvé en Allemagne quelques monastères doubles.

Henri V d'Angleterre établit un monastère de l'ordre de sainte Brigitte et il mit une grande magnificence dans cette fondation.

La révolution de Henri VIII mit leurs personnes hors la clôture et leurs richesses au trésor.

Au moyen-âge, la femme n'a pas été aussi frappée d'incapacité qu'on le croit généralement, et dans l'Église, on a cru même qu'elle était assez bonne pour conduire l'homme quelquefois. Ces ordres religieux en sont une preuve.

Je trouve aussi que les révolutions française, anglaise et suédoise virent les choses sous un angle différent, et n'ont accordé à la crise féministe qu'une trop peu sérieuse attention. Cette chère révolution ! elle a deux faces.

Mais vous avez fait beaucoup de chemin, mesdames, depuis le jour où parut : *Paradoxe sur la femme où l'on tâche de prouver qu'elle n'est pas de l'espèce humaine.*

Evolution... du temps ?

EMILE B. GAUVREAU.

Beardsley, Minn., 1897.

## L'AMITIÉ

*Très respectueusement dédié à Violette.*

En mettant l'homme sur la terre, Dieu lui donna, — sans doute pour lui dérober les amertumes de la vie, — ce trésor si précieux, ce bien inappréciable, que tous ont connu, dont ils ont tous joui, — plus ou moins longtemps, il est vrai, — et qu'on nomme l'amour maternel. Toute l'enfance, toute cette première période de notre existence, qui est aussi la plus heureuse, est guidée par cette tendresse maternelle, et il ne se passe pas une journée, pas un instant, sans que les preuves les plus évidentes de cette affection fassent goûter à l'enfant une gaieté parfaite, et lui fassent entrevoir un ciel de bonheur, d'un bleu d'azur, où aucun nuage n'a sa place. Cet amour réunit en lui toutes les qualités qui sont de l'essence de tout sentiment noble, et jamais tendresse plus pure et plus profonde ne saurait éclore dans un cœur.

Cependant, plus tard, après que les belles années de l'enfance se sont enfuies rapidement vers le passé, lorsque les premiers moments de la jeunesse ont commencé à soulever le voile qui jusque là, dérobaient à la vue de l'enfant le gouffre immense où séjournent toutes les misères humaines ; lorsque les premiers événements de l'adolescence ont fait comprendre à l'homme que "vivre c'est souffrir," alors au contact de compagnons généreux et vertueux, il s'aperçoit que l'ère nouvelle qui commence pour lui exige plus que l'amour maternel, a besoin de cette autre affection qui, existant entre étrangers, semble établir des liens de véritable parenté pour succéder à la première affection qui ne peut le suivre toujours. A-t-on jamais songé à cette force mystérieuse qui existe dans toute vraie amitié et qui fait que deux être étrangers, si longtemps inconnus, s'unissent par des liens étroits d'affection, s'habituent à penser ensemble, à souffrir mutuellement, à sympathiser dans l'exaltation et la pratique de toutes les grandes aspirations et de tous les nobles sentiments ?

L'amitié ! comprend-on toute la portée de ce mot ? Comprend-on le sens magique de ce nom qui fait couler des pleurs aux vieillards, en leur rappelant tout un passé qui allait s'effacer, et que ce souvenir ranime en faisant passer devant leur esprit tout ce long cortège d'anciens amis qu'ils pleurent et qu'ils regrettent ?

Ah ! c'est que l'amitié est un sentiment noble, s'il en fut jamais. C'est que l'amitié est cette consola-

tion qui soutient notre courage ici-bas, c'est que l'amitié élève l'âme et ennoblit le cœur.

Néanmoins, malgré toute la grandeur de l'amitié entre compagnons, j'estime que l'amitié n'est jamais si grande que lorsqu'elle existe entre une amie et un ami.

Lamartine, que j'aime à citer lorsque je parle de sentiments, pensait de même, je crois, lorsqu'il écrivait en traitant ce sujet :

" Non jamais ma main ne repousse  
" Ce symbole d'un sentiment ;  
" Mais lorsque la main est plus douce  
" Je la serre plus tendrement."

Et cela n'est-il pas évident ?

Les paroles de consolations, de sympathies dans la bouche d'une femme ne semblent-elles pas plus douces et ne soulagent-elles pas encore plus efficacement nos pauvres cœurs malades ? L'amitié consiste surtout dans la sincérité, la tendresse, la douceur, la sympathie, autant de vertus que la femme possède mieux et à un plus haut degré que tout homme. Non, on ne saurait nier cette vérité ; mais ce que quelques-uns ne peuvent admettre c'est l'existence de l'amitié entre une jeune fille et un jeune homme. Au fond, ceux-là discutent sur les mots, et voudraient nécessairement appeler amour ce que nous appelons amitié. Mais l'amitié n'est pas comme l'amour égoïste, elle s'étend à plus d'un cœur, soulage plus d'une souffrance, et c'est ce qui lui donne ce cachet de grandeur que l'amour ne saurait jamais avoir.

Et d'ailleurs, les circonstances, l'âge, empêchent l'amour d'exister, mais ne sauraient mettre aucun obstacle à l'amitié.

Quant à moi, j'adore l'amitié et si bien souvent je me surprends à voir quelque bonheur ici-bas, si quelquefois je semble oublier les obstacles qui se présentent en si grand nombre sur la route accidentée de la vie, c'est que je puise tout mon courage dans l'amitié sincère de francs amis. Mais c'est surtout dans la sympathie d'une amie que j'ai trouvé des consolations. C'est que je crois à l'amitié entre jeune fille et jeune homme, c'est que je suis persuadé, comme l'a bien dit ma gracieuse correspondante Violette, que la sympathie dans les opinions suffit pour établir une certaine amitié, et c'est pour cette raison, que je prends la liberté, parlant de celle à qui je dédie ces lignes, de me dire comme Paul Bourget, *l'ami inconnu d'une amie inconnue.*

*Ribou*

## ANATOLE FRANCE

Parmi les nouveaux élus de l'Académie française, nous devons mentionner M. Anatole France, écrivain d'une douceur, d'une harmonie, oserons-nous dire, qui le distingue de tous les écrivains du jour.

Sa pensée saisit tous les raffinements de notre vie, en pénètre toutes les complications psychologiques. Il décrit avec grâce, avec finesse, mais avec une profondeur étrange, tous les sentiments les plus intimes de l'âme.

Il aime cependant à revivre, lui aussi, de ce passé d'art dont il a le culte, et dont le rayonnement éclaire chacune de ses œuvres.

Il s'entoure de tout ce qui lui rappelle ce passé brillant : mêlant un bien-être savant aux visions du lointain, il harmonise le confortable des choses nécessaires avec les préoccupations d'art pur dont mille objets font la manifestation.

En face de son bureau de travail, là où son regard se porte de préférence dans ses rêveries, sont réunies ses peintures préférées : une Vierge à l'Enfant, de l'école Van Eyck, du XVe siècle, d'une carnation restée d'une admirable fraîcheur. Une figure de l'école de Clouet, au dessin net et clair (XVIe siècle). Un visage de femme d'une finesse de modelé parfaite, détaché du volet d'un bahut bourguignon. Quelques

crucifix espagnols de l'école de Murillo, où la blancheur du corps du Christ se découpe nettement sur le bois noir de la croix, tandis qu'au pied, la sainte Vierge, au vêtement bleu, jette vers son Fils un regard de prière noyé dans les pleurs d'une réelle agonie.



ANATOLE FRANCE

La bibliothèque d'Anatole France témoigne aussi de son goût harmonique : tout y est relié dans les nuances les plus assorties. Le blanc y domine, cette ancienne reliure si riche, en peau de truie, donnant des tons d'ivoire aux couvertures des auteurs préférés.

Nous publions, dans une autre page, quelques lignes d'Anatole France ; nos lecteurs pourront juger du style — et le style, c'est l'homme !

FIRMIN PICARD.

## L'ÉTERNEL ADIEU

S'il est un mot qui renferme l'expression d'une douleur profonde, et qui trouve un écho plus sensible chez les cœurs qu'il a déjà remplis d'amertume, c'est bien l'éternel adieu !

Accoudé à la rampe qui domine le mur de revêtement du port, les yeux tournés vers le lointain, cherchant à découvrir un dernier vestige du fier paquebot qui vient de disparaître dans les brumes de l'horizon, ou attardé, sur le quai des gares de chemin de fer, prêtant l'oreille au sifflement de la locomotive qui, sous l'effet de la distance, ressemble à une plainte déchirante : dans l'un ou l'autre cas, celui qui vient de subir une cruelle séparation des siens peut cependant encore secouer sa torpeur, dresser la tête et jeter à ceux qui fuient ces paroles de douce consolation : Au revoir !

Mais celui-là qui a vu le trépas lui ravir des êtres particulièrement chers, qui a entendu le frôlement du cercueil contre les parois de la fosse, dans laquelle est descendu son bonheur, celui-là, dis-je, quelle puissance va donc l'aider à relever le front, à se soustraire aux effets de cette lourde calamité ? Ah ! c'est bien le cas de dire avec un auteur : "Qu'il est des réalités si terribles, tellement foudroyantes, que l'esprit humain recule épouvanté devant elles !"

Où, malgré l'esprit de foi chrétien qui doit animer l'âme et la soutenir en ces jours de sombre douleur, elle n'en tombe pas moins dans une espèce d'agonie, où elle demeure, concentrée, dans les regrets d'un bonheur souvent à peine entrevu... et déjà disparu.

*Welford Lucas*

Pour accomplir de grandes choses, il ne suffit pas d'agir, il faut rêver ; il ne suffit pas de calculer, il faut croire. — ANATOLE FRANCE.

## RECONNAISSANCE

AU RÉVÉREND MESSIRE F. REID PËRE CURÉ

Sur mes lèvres, je sens  
En tous les temps  
L'hymne de la reconna cr.

Quel élan spontané s'élève de mon cœur ?  
C'est pour bénir l'ineffable indulgence  
De mon père sauveur.  
Ne m'est-il pas toujours ma bonne Providence ?  
Sur mes lèvres, je sens  
En tous les temps  
L'hymne de la reconnaissance.

Comment l'oublierais-je ? il ne peut m'oublier,  
Pour me cueillir les fruits de sa clémence.  
Ah ! je dois m'écrier :  
Ne m'est-il pas toujours ma bonne Providence ?  
Sur mes lèvres, je sens  
En tous les temps  
L'hymne de la reconnaissance.

Que ne puis-je exprimer combien je le bénis !...  
Je ne saurais : je sens trop d'abondance.  
Quand me l'eût-il permis ?  
Ne m'est-il pas toujours ma bonne Providence ?  
Sur mes lèvres, je sens  
En tous les temps  
L'hymne de la reconnaissance.

AIRAM.

Saint-Télesphore, janvier, 1897.

## L'ÉMIGRATION AU BRÉSIL

Ce qui a fait le plus de tort, ce qui a empêché bien des gens de venir au Brésil, c'est la façon d'agir de quelques compagnies d'émigration.

Le gouvernement brésilien alloue une prime aux agences pour chaque émigrant transporté sur son territoire. Que s'est-il produit ? C'est que à côté de compagnies honnêtes, il s'est créé des sociétés n'ayant en vue que la prime à toucher et, dans ce but, cherchant à transporter le plus de monde, le plus fréquemment possible. Elles ont racolé l'émigrant, quel qu'il soit et à quelque nationalité qu'il appartienne, lui promettant monts et merveilles, abusant de son ignorance, l'aléchant par des prospectus mirobolants et finalement le remettant entre les mains de compères qui ne pensaient qu'à l'exploiter.

Il s'est produit une chose bien simple : les engagements n'étaient point tenus, le pauvre diable d'émigré ne trouvait pas l'or sous chaque caillou, comme on le lui avait promis, et, abandonné, livré à lui-même, il rentrait comme il pouvait dans son pays, rendant le Brésil responsable de sa déconvenue.

Le gouvernement brésilien s'est ému de cet état de choses et, pour y remédier, offre une nouvelle prime de cent mille francs aux compagnies qui ne sont l'objet d'aucune réclamation de la part des émigrés transportés.

Voici comment fonctionne aujourd'hui le système d'émigration suivi par le gouvernement. L'Etat de Saint-Paul est le grand producteur de café ; c'est lui qui demande actuellement le plus de travailleurs.

L'émigrant une fois débarqué dans un port du Brésil est dirigé sur la ville de Saint-Paul et conduit dans d'immenses hôtels, où il est logé et nourri gratuitement, pendant huit jours. L'arrivée de chaque convoi étant connue à l'avance par les propriétaires intéressés ceux-ci peuvent immédiatement offrir à l'émigrant du travail, dans leur plantations.

Les lois brésiennes ont aboli le contrat de louage, de sorte que le travailleur a la facilité de quitter une ferme quand il le veut, sans que le propriétaire puisse s'y opposer. La situation de l'émigré chez le planteur n'est donc pas celle de domestique comme on le dit, mais bien d'employé libre. Il est transporté sans frais, par les compagnies de chemins de fer, de Saint-Paul à la plantation ; on lui donne une habitation, des instruments aratoires et une certaine étendue de terrain dont il a seul la jouissance. Il peut y élever quelques animaux de basse-cour, planter des légumes, posséder une vache et un cheval ; on lui fait l'avance des graines ou plantes potagères nécessaires, et on le

nourrit jusqu'à ce qu'il puisse se suffire à lui-même. En retour, il doit tous ses soins aux plants de café qu'on lui désigne, (un bon travailleur en soigne 3,000 environ) ; il les cultive dans le courant de l'année et en fait la récolte de juin à novembre. Le café exige deux ou trois préparations avant d'être cueilli ; chaque préparation, est payée à l'employé, qui touche en outre, une remise proportionnelle à l'abondance de la récolte.

Les travaux que nécessite le café durent environ quatre ou cinq mois par an ; la cueillette du grain demande également une période de cinq mois, tous les plants du café ne mûrissant pas en même temps. Il reste donc au travailleur un temps largement suffisant pour s'occuper de ses propres affaires ; il peut vendre ses produits et, de la sorte, augmenter ses revenus.

Ses avances en grains, plantes et nourriture, dont j'ai parlé plus haut, se règlent au fur et à mesure des sommes dues par le propriétaire.

Voilà donc les conditions faites aux émigrants qui se rendent au Brésil. Si les avantages offerts sont importants pour un seul individu, ils deviennent bien considérables pour une famille, dont quelques membres peuvent travailler au café pendant que les autres s'occupent de la maison et des terres concédées.

Je pourrais citer des émigrés qui, avec ce système, ont acquis, au bout de dix ou douze ans, un capital de 20,000 francs et plus à l'aide duquel ils ont pu acheter des terres et exploiter pour leur propre compte.

Au sujet des terres à donner aux émigrés, les uns voudraient voir le gouvernement leur faciliter, autant que possible, la possession immédiate des exploitations agricoles ; d'autres pensent, au contraire, que les étrangers doivent d'abord s'employer dans une

ferme quelconque où ils acquièrent l'expérience qui leur fait défaut. Ils pourront devenir propriétaires au bout de quelques années et ne risqueront pas des essais n'amenant souvent que des déboires. Je me range à cette manière de voir, estimant que c'est la plus sage et, par suite, la plus sûre.

Je m'arrête ici, heureux si cette courte étude peut profiter à ceux de mes compatriotes que je ne voudrais pas voir exposer leur temps et quelquefois leur existence dans des pays moins hospitaliers que le Brésil.

Pierre B. de Boucherville

Itajuba, décembre, 1896.

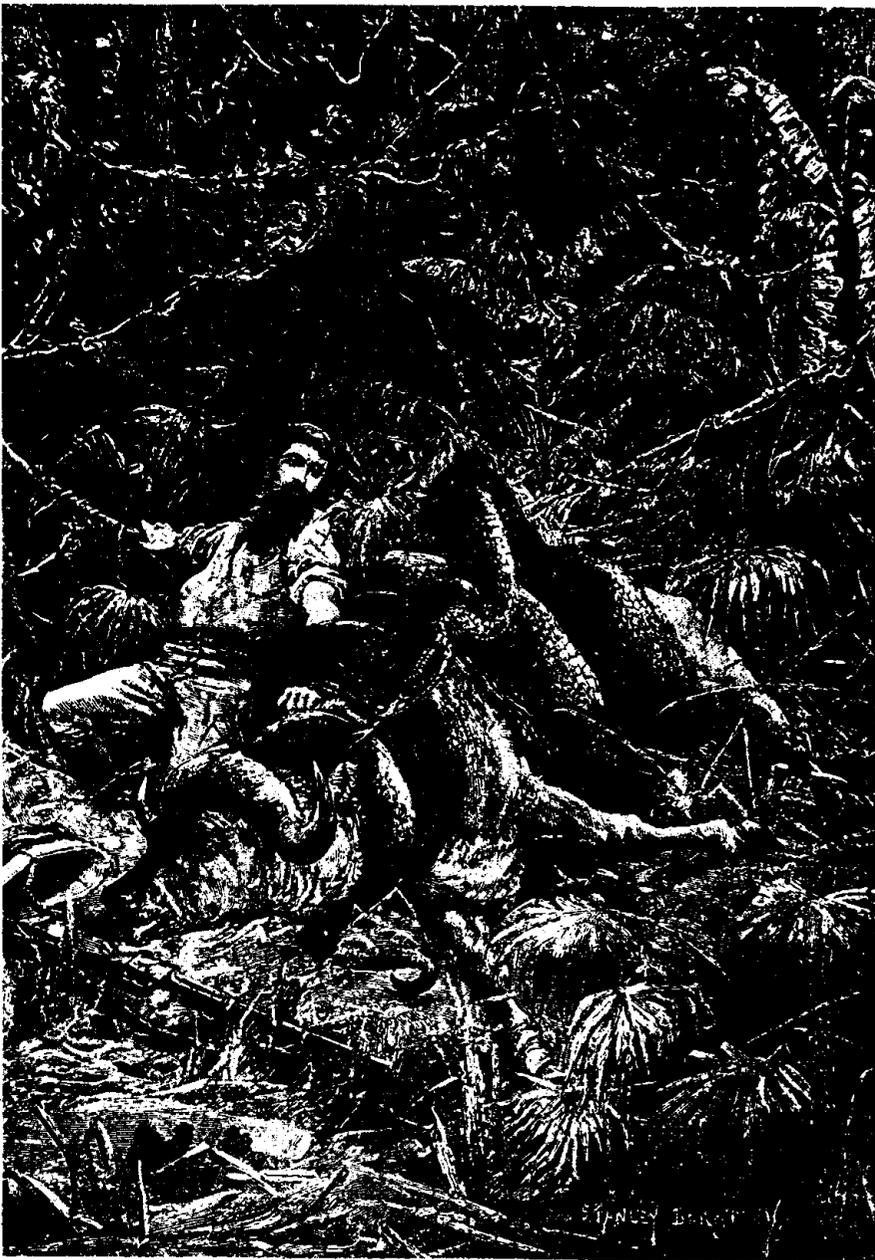
## PRISONNIER D'UN SUCURIU

(Voir gravure)

Désireux de marcher sur les traces des célèbres explorateurs et de satisfaire ses goûts cynégétiques, Octave Rabaroux s'était rendu dans la Guyane et avait parcouru les immenses forêts qui s'étendent du littoral jusqu'à l'Amazone. —Après avoir abattu bon nombre de pécaris, de singes, de tapirs, d'alligators, d'agoutis et d'autres spécimens de la faune américaine il eut la gloire de tuer deux jaguars. Il se préparait à de nouveaux exploits, lorsqu'un jour...

Mais laissons la parole à Octave Rabaroux :

“ Etant parvenu, dit-il en substance, jusqu'aux monts Tumu-Humac, faite de séparation des bassins du Maroni et de l'Amazone, je songeai à descendre le versant brésilien, en suivant le cours d'une rivière.



[L'UN DE SES REPLIS AVAIT SAISI MON BRAS.—Page 630, col. 1.]

Malgré les pompeuses descriptions de certains voyageurs et des romanciers, la forêt équatoriale est essentiellement inhospitalière. Celui qui tenterait de s'engager dans l'inextricable enchevêtrement de branchages, de lianes, de racines, n'irait jamais bien loin. Il reculerait, vaincu par l'exubérante végétation, ou ne tarderait pas d'être accablé par les difficultés incessantes de la marche, par les exhalaisons d'un sol saturé de chaude humidité, par les atteintes mortelles de la fièvre. De toute nécessité, il faut donc suivre les cours d'eau serpentant sous l'épaisse feuillée, et près desquels se concentrent les populations que l'on rencontre dans ces régions malsaines.

Depuis une semaine environ, nos canots descendaient le courant, à peine sensible, d'un affluent du Parou, lorsque nous débouchâmes dans une vaste clairière, ou plutôt dans une succession de clairières.

Je débarquai pour explorer le terrain et chasser. J'emportais une excellente carabine et un solide revolver, armes dont je ne manquais jamais de me munir pendant mes courtes excursions. M'éloignant de quelques centaines de pieds et me dissimulant derrière les inégalités du sol, j'aperçus un buffle.

C'était la première fois que je me trouvais en face de l'un de ces puissants ruminants, et je savais combien est dangereuse sa fureur bestiale.

Le buffle fit quelques pas dans ma direction, releva audacieusement la tête et poussa un sauvage beuglement. Sans doute, il m'éventait.

J'épaulai et tirai. Touché au poitrail, l'animal bondit sur place, mugit douloureusement et se précipita, du côté opposé où je me tenais à l'affût.

Je m'élançai à sa poursuite et le suivis facilement en me repérant sur la trainée de sang qui rougissait les herbes et le sol. Après trois minutes d'une course folle, je constatai qu'il s'épuisait et que je gagnais du terrain. A tout prix, il fallait l'empêcher de pénétrer dans la forêt, car il eut été à jamais perdu pour moi. Cependant, il se jeta dans un fourré, près duquel coulait la rivière. Avançant précipitamment, je le vis appuyé contre un arbre, prêt à tomber.

J'étais vainqueur ! M'approchant toujours, j'arrivai à proximité de l'animal que je dédaignai de frapper pour l'achever, et, machinalement, je posai ma main gauche sur sa croupe, afin de constater les dernières palpitations de son agonie.

Soudain, je ressentis une douleur intense, atroce, à l'avant-bras. Il me semblait qu'un cercle d'acier l'étreignait et se rétrécissait sans cesse, dégageant la peau, aplatisant les muscles, broyant les os. Le buffle tomba et m'entraîna. Lâchant ma carabine, j'eus le temps d'empoigner une liane à portée de ma main droite et ne m'affaissai qu'à demi... Alors seulement j'eus conscience de ma situation, et tout mon sang se glaça dans les veines.

Un énorme serpent venait de s'enrouler autour du ruminant, et l'un de ses replis avait saisi mon bras. J'étais prisonnier du reptile, qu'à la dimension de sa taille et à la couleur de sa peau, je reconnus pour un *sucuriu*, le plus grand et le plus fort boa de l'Amérique méridionale.

J'étais terrifié et plongé dans une prostration voisine de l'évanouissement. Mon immobilité me sauva. Resserrant toujours ses anneaux pour malaxer sa proie afin de l'avalier plus facilement, le *sucuriu* promena sa tête sur le cou du ruminant et commença à l'engluer d'une salive fétide. Jetant un regard effaré autour de moi, j'aperçus ma carabine et me rappelai mon revolver... Rétinant la respiration, lâchant la liane qui me servait de point d'appui, doucement, lentement, avec des précautions infinies, portant la main droite à ma ceinture, je saisis enfin mon arme, la dégageai de son étui et plaçai le doigt sur la gâchette.

Malgré cet excès de prudence, le *sucuriu* entendit ou vit mes mouvements. Aussitôt il imprima un nouveau resserrement à ses anneaux, dressa presque verticalement la partie du corps non enroulée et, brusquement, approcha sa tête hideuse de ma figure.

Jamais, tant que je vivrai, jamais je n'oublierai ces yeux flamboyants et glauques en même temps qui me regardaient avec une inexorable expression de férocité... Quel supplice !... L'affreux reptile darda sa



LE CHÊNE D'ABRAHAM, PRÈS DE HEBRAU (EN PALESTINE)

langue bifurquée entre ses lèvres rigides et ouvrit la gueule.

Attendre une minute, que dis-je ? une seconde, et j'étais perdu... Promptement, j'avancai la main droite et déchargeai à bout portant mon revolver dans la tête du *sucuriu*, qui déroula soudain ses anneaux. Alors, je pus dégager mon bras endolori, ou plutôt rendu inerte par la pression subie. Sans perdre un instant, je m'éloignai de quelques pas.

Abandonnant le cadavre du buffle, le serpent se tordit en mouvements contractiles désordonnés. Il se roulait, s'allongeait, se levait, ondulait, balayait le terrain de sa queue, se dressait contre les arbres, poussait des sifflements épouvantables. Sûrement, le projectile avait atteint la partie cérébrale du gigantesque ophidien, ou bien l'inflammation de la poudre l'avait aveuglé. Enfin, il se glissa dans un fourré de fougères et disparut.

Attirés par la détonation, mes gens arrivèrent et je leur contai brièvement le drame dont j'avais été, bien malgré moi, l'un des principaux acteurs. Immédiatement, les Indiens recherchèrent le *sucuriu*, le trouvèrent gisant au milieu des hautes herbes et l'achevèrent en lui tranchant la tête.

Je contemplai alors, non sans un sentiment d'effroi, mon terrible ennemi. Il mesurait vingt-huit pieds de longueur environ, et la peau était d'une richesse de couleur et de dessin remarquable."

### JE TE DONNE CETTE ROSE

Nous habitons un grand appartement plein de choses étranges. Il y avait sur les murs des trophées d'armes sauvages, surmontés de crânes et de chevelures ; des pirogues avec leurs pagaies étaient suspendues aux plafonds, côte à côte avec des alligators empaillés ; les vitrines contenaient des oiseaux, des nids, des branches de corail et une infinité de petits squelettes qui semblaient pleins de rancune et de malveillance. Je ne savais quel pacte mon père avait fait avec ces créatures monstrueuses, je le sais maintenant : c'était le pacte du collectionneur. Lui, si sage et si désintéressé, il rêvait de fourrer la nature entière dans une armoire. C'était dans l'intérêt de la science ; il le disait, il le croyait ; en fait, c'était par manie de collectionneur.

Tout l'appartement était rempli de curiosités natu-

relles. Seul, le petit salon n'avait été envahi ni par la zoologie, ni par la minéralogie, ni par l'éthnographie, ni par la tératologie ; là, ni écailles de serpents, ni carapaces de tortues, point de flèches de silex, point de tomahawks, seulement des roses. Le papier du petit salon en était semé. C'étaient des roses en bouton, petites, modestes, toutes pareilles et toutes jolies.

Ma mère, qui avait des griefs sérieux contre la zoologie comparée et la mensuration des crânes, passait sa journée dans le petit salon, devant sa table à ouvrage. Je jouais à ses pieds sur le tapis, avec un mouton qui n'avait que trois pieds, après en avoir eu quatre, en quoi il était indigne de figurer avec les lapins à deux têtes dans la collection tératologique de mon père ; j'avais aussi un polichinelle qui remuait les bras et sentait la peinture : il fallait que j'eusse, en ce temps-là, beaucoup d'imagination, car ce polichinelle et ce mouton me représentaient les personnages divers de mille drames curieux. Quand il arrivait quelque chose de tout à fait intéressant au mouton ou au polichinelle, j'en faisais part à ma mère ; mais il est à remarquer que les grandes personnes ne comprennent jamais bien ce qu'expliquent les petits enfants. Ma mère était distraite. Elle ne m'écoutait pas avec assez d'attention. C'était son grand défaut. Mais elle avait une façon de me regarder avec ses grands yeux et de m'appeler "petit bêta," qui raccommo- dait les choses.

Un jour, dans le petit salon, laissant sa broderie, elle me souleva dans ses bras ; puis, me montrant une des fleurs du papier, elle me dit :

— Je te donne cette rose.

Et, pour la reconnaître, elle la marqua d'une croix avec son poinçon à broder.

Jamais présent ne me rendit plus heureux.

ANATOLE FRANCE.

### CONSEILS PRATIQUES

Les manches de couteaux en ivoire qui ont jauni avec le temps, redeviennent blancs, si on les frotte avec du papier de sable.

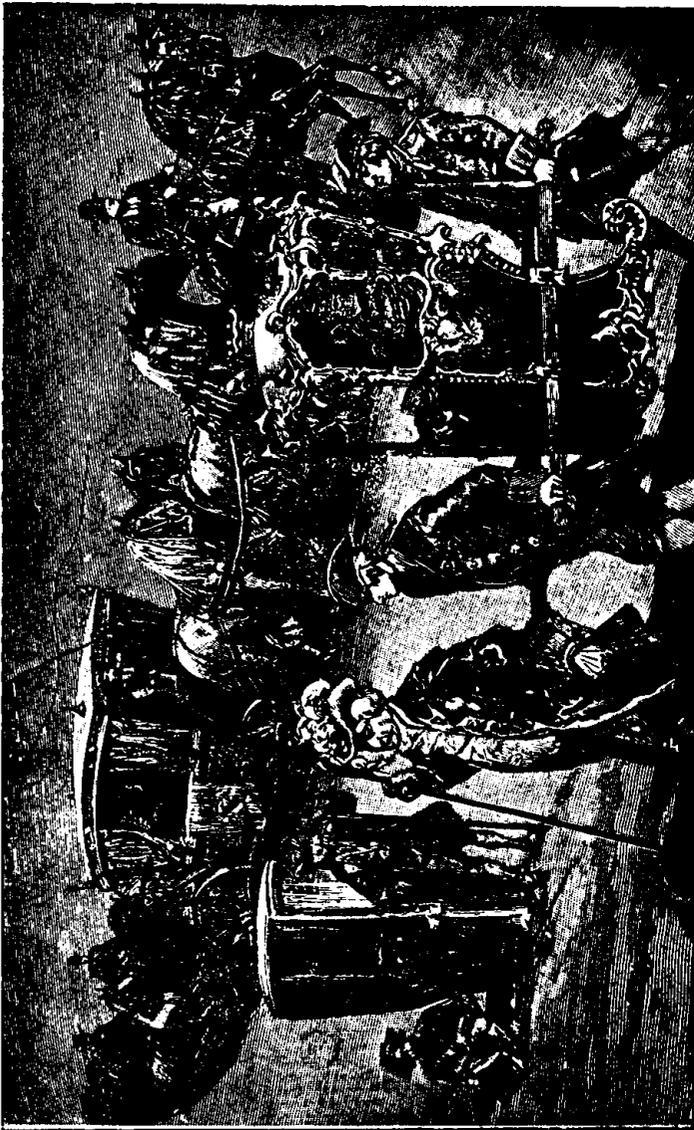
Par les temps d'humidité, alors qu'on ne peut donner autant d'air qu'on le voudrait aux appartements, il est bon de les assainir le plus tôt possible en brûlant soit du genièvre, soit du papier d'Arménie, soit du vinaigre ou du sucre.

LA LOCOMOTION A TRAVERS LES AGES



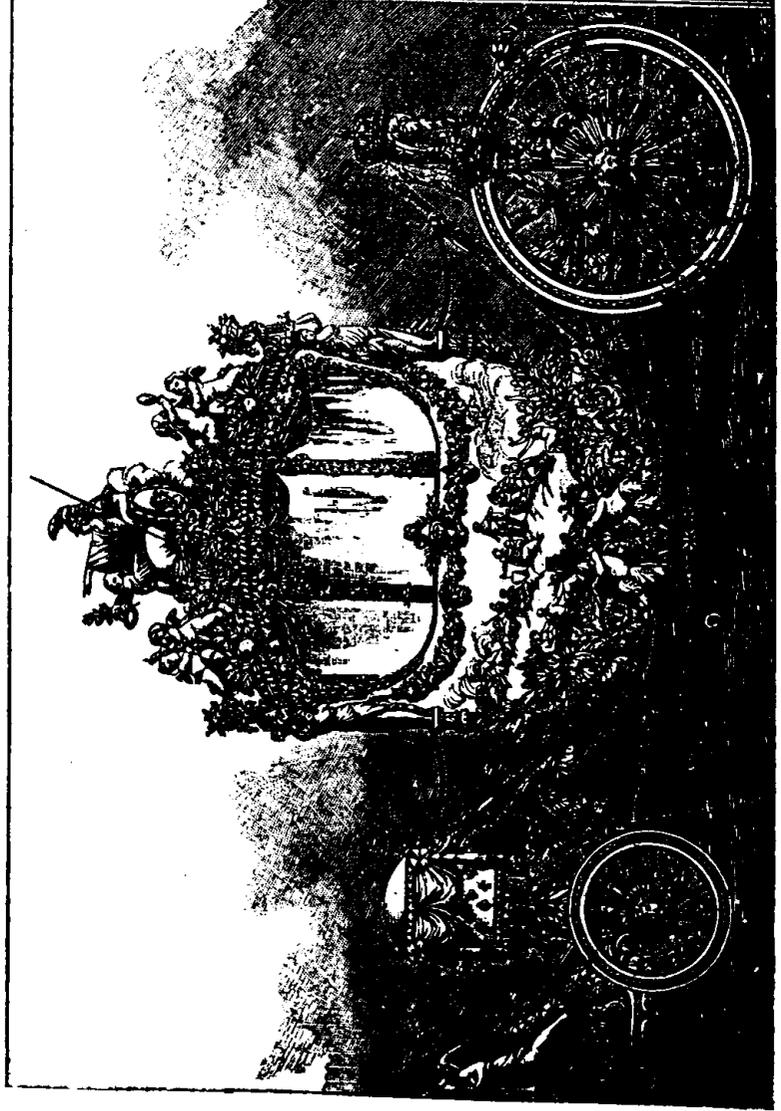
Le char des rois fainéants

Le char romain



Le carrosse du roi

La chaise à porteurs



Le carrosse du sacre de Louis XVI



La chaise de poste

La diligence

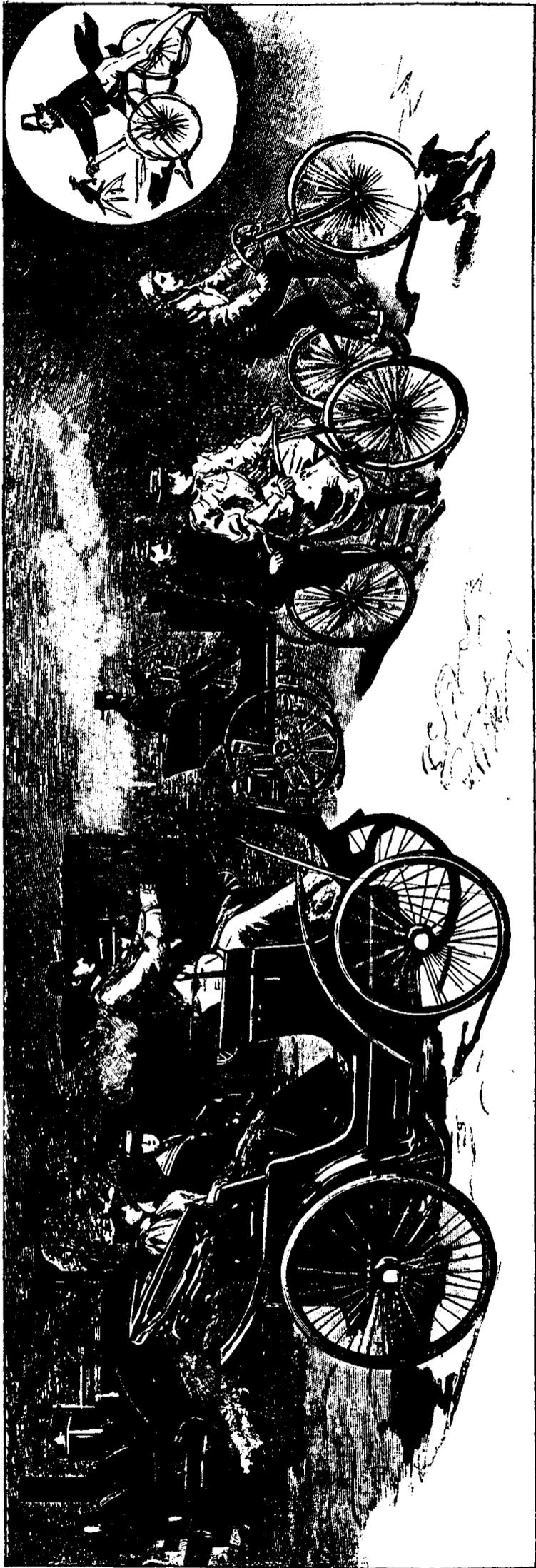


Voiture de promenade du duc d'Orléans

Carrosse du maréchal Soult au couronnement de la reine d'Angleterre

Le coucou de Poissy

Le phaéton



Locomotive

Voitures automobiles

Tandem

Bicyclette

Draisienne

PARIS. — A PROPOS DE L'EXPOSITION DU CYCLE AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

## SOUVENIR

*Souvenez-vous de ce soir magnifique,  
Où je vous vis pour la première fois,  
Souvenez-vous de la barque rustique,  
Où nous montions tous les deux pleins d'émois.*

*Souvenez-vous de cette balançoire,  
Où bien souvent assis auprès de vous,  
Dans mon bonheur je ne pouvais pas croire  
Qu'on eût au ciel des moments aussi doux.*

*Rappelez-vous la source sulfureuse,  
Témoin discret de nos jeux enfantins ;  
Et le grand chêne à la ramure ombreuse,  
Mêlant sa plainte au murmure des pins.*

*Je pense à vous quand la vermeille aurore  
Vient entr'ouvrir la corolle des fleurs ;  
Le soir venu, je pense à vous encore,  
Quand le soleil tempère ses ardeurs.*

*Garde longtemps mon souvenir, amie,  
Malgré l'espace et le temps destructeur ;  
Je garderai le tien toute ma vie,  
Au sein des maux comme au sein du bonheur.*

*Si, dans le cours d'une longue existence,  
Parfois, hélas ! je me sens défaillir,  
Pour rappeler ma joie et ma vaillance  
J'aurai recours à ton doux souvenir.*

L.-N.-E. BRAULIEU.

## LE R.P. OLLIVIER

Le successeur de Mgr d'Hulst à la chaire de Notre-Dame, de Paris, est le R.P. Ollivier, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

L'éloquent religieux a soixante-quatre ans, mais n'a rien perdu de sa vivacité oratoire, et il lance volontiers des traits qui ont fait sa fortune auprès des dames.

Bien qu'on parle souvent de ces riens quand on s'entretient de sa prédication, et que les esprits légers ne retiennent parfois que ses anecdotes, c'est un ora-



teur qui fera goûter à un auditoire d'hommes de fortes et grandes vérités en un langage élevé.

L'Ordre de Saint-Dominique comptait bien reprendre possession de la chaire des Lacordaire et des Monsabré. C'est fait.

L'an dernier, il avait remplacé un jour, par une improvisation patriotique, la conférence de Mgr d'Hulst, malade, et, préludait ainsi au nouveau ministère dont il assume le fardeau et la gloire.

Le P. Ollivier a prêché pour le pèlerinage de Jérusalem.

## EXPOSITION DU CYCLE A PARIS

(Voir gravures)

Que de chemin parcouru dans la carrosserie, la locomotion en général, depuis le père Adam ! Que sont devenus tous ces moyens primitifs, depuis la chaise à porteurs—dans laquelle très probablement, Cain, Abel, Seth et leur père portaient notre vénérable

triste... ou trisaïeule, la mère Eve ?—O pomme de mère Eve !... Pas de jeux de mots !

Voyez, dans notre gravure au sujet de l'Exposition ouverte à Paris, ce lourd char des rois fainéants, traînés—les chars ou les rois, ou l'un et l'autre—par les bœufs " au pas pesant " ; c'était une flânerie à déconcerter le plus trainard des Marseillais ! Quel luxe, ensuite, dans les palanquins, dans les carrosses des Souverains.

Enfin, quels progrès depuis les chemins de fer ! A Paris, on rencontre à chaque instant les jolies petites voitures automobiles, et rien de plus curieux que de les voir tourner au coin des rues, se ranger le long des trottoirs, s'arrêter, se remettre en marche... Quels yeux ferait notre susdit père Adam s'il voyait cela, y compris la fameuse bicyclette devenue d'un usage absolument général en Europe et aux États-Unis.

Nous ne restons pas en arrière : et plus d'un gracieux cavalier du cheval d'acier... mord la poussière (en été, cela va de soi !) dans nos rues de Montréal, à la grande joie des profanes piétons formant la galerie !

F. PICARR.

## LE CHÊNE D'ABRAHAM EN PALESTINE

(Voir gravure)

Le voyageur qui parcourt la Palestine, après avoir visité Jérusalem et Bethléem, se rend généralement à Hébron, située au sud de ces deux villes. Parmi les

curiosités du pays, les guides ne manquent pas d'indiquer, entre Ain-Devoneh et Hébron, l'endroit appelé Ramat El-Khalil où selon la tradition juive et musulmane, Abraham, après sa séparation d'avec Lot, a érigé ses tentes. Cet endroit était alors désigné sous le nom de Chêne de Mambre, parce qu'un beau chêne le couvrait de son ombrage. Selon les Ecritures, c'est là que Abraham apprit que Chadorlahomor, avec trois autres rois, ses alliés venaient d'envahir Pentopolis, qu'il arrêta le plan de campagne, qui a assuré la défaite de ses ennemis et qu'il a offert des sacrifices au Seigneur pour le remercier de sa protection et de son secours. C'est alors, comme on le sait, que le Seigneur lui est apparu en songe et qu'il lui promit de multiplier sa race comme les étoiles du firmament, etc. De plus, c'est près du chêne de Mambre que Sarah donna Hagar et son mari et que Abraham, entré dans sa quatre-vingt-douzième année, reçut la visite de trois anges qui lui annoncèrent que l'année suivante sa femme, Sarah, lui donnerait un fils. Finalement, c'est à cet endroit que Jacob, à son retour de la Mésopotamie, trouva son vieux père Isaac qui était âgé de cent quatre ans et qui mourut quelque temps après.

Cet arbre célèbre mesure vingt-trois pieds de circonférence ; ses plus hautes branches s'étendent à environ 90 pieds. Il est aujourd'hui la propriété des Russes qui l'ont entouré d'un mur de trois pieds de hauteur. Un homme placé à sa garde, vit dans une maisonnette voisine, mais malgré ses soins, le chêne

## LA MODE



*Toilette de bal en faille.* Riche broderie de soie et de cannetille d'or sur les volants et le tablier de la jupe. Corsage ajusté avec plastron brodé et volants en crêpe plissé. Nœuds de velours au corsage et à la petite manche. Touffe de plumes dans les cheveux.

*Toilette de dîner.* En faille damassée à semis.

Jupe avec tablier en faille unie, garni d'entre-deux de dentelle disposés en croix. Cache-points perlés aux bords de la jupe, des pattes du corsage et de la manche bouffante courts. Ceinture de ruban fermant sous des choux. Peigne d'écaille dorée dans la coiffure. éventail de point lace irlandais, avec peintures.

Extrait de *La Saison*, 12, rue de Lille, Paris.

ombe en ruines. L'une de ses plus belles branches est presque complètement détachée du tronc et jonche la terre. De sa base à la première branche, l'arbre mesure dix pieds.

## PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Wilfrid Béliste, 39, rue Lusignan ; F.-X. Côté, 1041, rue Saint-Laurent ; H. Moreau, 683, rue DeMontigny ; Arthur Fournier, 1021A, rue Saint-Jacques ; E. Maillet, 545, rue Centre ; A. Daigneault, 167, rue Sanguinet ; Mlle Marguerite Sénécal, 2077, rue Sainte-Catherine ; Geo.-E. Cartier, 656, rue Lagauchetière ; Narcisse Fournier, 1021, rue Saint-Jacques ; Joseph Dery, 213B, rue Beaudry ; Alphonse Dion, 147G, rue Champlain ; Mlle Albertine Landry, 789, rue Sanguinet ; Mme S.-E. Jalbert, 393, avenue Laval ; Ludger Renois, fils, 227, rue Saint-Christophe ; Mme Zotique Labarre, 807, rue Berri ; O.-S. Rivet, 1439, rue Sainte-Catherine ; F. Desrochers, 951, rue Saint-Dominique ; Philippe Bruneau, 7 ruelle Morin.

Saint-Henri de Montréal.—M. J. Lecavalier, 3737, rue Notre-Dame.

Sainte-Cunégonde.—W. Pilotte, 336, rue Delisle.

Quebec.—Louis Ouimet, 84, rue Latourelle ; Mme R. William, 64, rue Sainte-Julie ; Victor Marier, 18, rue d'Aiguillon ; Ferdinand Dugal, 224, rue Arago, Saint-Sauveur.

Saint-Sébastien d'Iberville.—Mlle Marie Poissant.

Montplaisant, Quebec.—Théodore Blouin.

Trois-Rivières.—Napoléon Levasseur, rue des Forges.

Ottawa.—J.-F.-X. Laperrière, 273, rue Saint-Patrice.

Lac Mégantic.—A.-J. Lemieux.

Maskinongé.—Omer Galipeau.

Salem, Mass.—Auguste Desjardins.

Methuen, Mass.—Philippe Guimond.

Marquette, Wis.—M. L. Naleu, 1037, rue Main.

## UN FICHU ÉLÈVE

Le 11 novembre 1811, Napoléon 1er passait à Rethel, raconte M. Albert Meyrac. Au moment de son départ, se montra un brave homme du nom de "Frère Istasse," qui affirmait avoir été jadis son professeur d'écriture et produisait, en matière de preuve, quatre tablettes d'ivoire couvertes des indéchiffrables hiéroglyphes du souverain.

—Qu'est-ce ? demanda celui-ci à Berthier, à qui "Frère Istasse" remettait une pétition en même temps que les précieuses tablettes.

—Sire, c'est votre ancien maître d'écriture.

—Ah ! fit Napoléon, mon ancien maître d'écriture ? Après tout, c'est possible ; mais il ne devrait pas s'en vanter, car il a fait un f... élève !

## THÉÂTRES

La grande comédie-farce de Sidney Grundy, *The Circus Girl*, est jouée, cette semaine, au Théâtre Français, par la troupe permanente. C'est la première fois qu'une comédie-farce est donnée en même temps qu'un programme de vaudeville, et les amateurs de théâtre ne s'en plaindront certainement pas. Dans la partie vaudeville, nous remarquons le magicien Carter, qui présente une merveilleuse illusion nouvelle.

*L'Olympia Big Burlesque Co.*, de Weber, est l'attraction de cette semaine au Théâtre Royal. Cette compagnie est la meilleure organisation de vaudeville qui soit venue ici cette année. Parmi les artistes se trouve Letta Meredith, justement surnommée "Regal," qui était, l'année dernière, le premier sujet féminin dans la *Black Crook Co.*, au Boston Theatre. Elle a la réputation bien méritée d'être la plus belle femme qui soit sur la scène américaine. On voit aussi les sœurs Burnam ; Abbie Lamouroux, célèbre danseuse, qui donne la "Imperial John Good's Dance.

## JARDIN DES ENFANTS

## AU MATIN !

Voici l'heure ! mignonne !  
Vite il faut se lever ;  
Quand la pendule sonne,  
Laisser là l'oreiller.  
Un baiser pour ton père  
Qui travaille pour toi.  
Dans les bras de ta mère  
Allons, tôt, jette-toi.

Procède à ta toilette,  
Mets robe et tablier.  
Et souviens-toi, fillette,  
Qu'il les faut bien brosser.  
A grande eau fraîche et pure,  
Lave avec netteté  
Tes mains et ta figure :  
Propreté, c'est santé.

A ton miroir, coquette,  
Arrange tes cheveux,  
Et, quand tu seras prête,  
Va-t'en, d'un cœur joyeux.  
T'instruis avec courage  
Pour l'avenir prochain  
Où, femme douce et sage,  
On pense au lendemain.

MARGUERITE MEURS.

## LA JOIE DE LA FAMILLE

Oh ! comme on l'aime !... Mais aussi, est-elle jolie, n'est-ce pas ?

Et quand je dis qu'elle est jolie, et belle, j'entends qu'elle l'est au moral comme au physique.

A quoi songes-tu, petit ange descendu du ciel pour faire la joie de tes parents, de ceux qui t'entourent ?... Rêves-tu aux splendeurs de là-haut, quand tu souriais aux gracieux chérubins avant de sourire à l'ange terrestre veillant sur ton berceau ?



Elle me disait, ses beaux yeux bleus plongés dans l'azur des cieux : "Tu ne sais pas, toi, mon grand ami, ce qu'il en coûte de rester sur la terre, quand toujours, je crois sentir frissonner de blanches ailes autour de moi !... Oh ! j'aime à mourir, et ma douce maman chérie, et mon bon petit papa : pour le leur prouver, je me fais bonne et obéissante.

"Mais mon pauvre petit cœur saigne, quand je vois d'autres enfants—les ai-je vus en Paradis ?... je ne me le rappelle pas... il y en avait tant !...—quand je vois ces enfants pleurer, souffrir... Pourquoi, dis, grand ami, y en a-t-il qui souffrent, qui gémissent, tandis que je suis heureuse ?... Quand il en est qui meurent, ma maman chérie me dit qu'ils sont heureux, parce qu'ils retournent au ciel... Vois-tu, grand ami, je veux y retourner aussi au ciel ! c'était si beau !... Mais n'en parle pas à petite mère : un jour, je le lui

avais dit, elle a pleuré... Il ne faut pas, dis, faire pleurer sa maman ?—Oh ! je voudrais revoir le ciel, puisque ce que nous voyons n'en est que l'envers ! Connais-tu, toi, le chemin du ciel ?..."

O Dieu ! ne rappelez pas à vous la joie de la famille... Vous l'avez donnée, laissez-la !

Et, le cœur tout gonflé des confidences de l'ange tombé du ciel, je lui promis l'histoire, dans le MONDE ILLUSTRÉ, d'un de ces petits pauvres souffrants sur lesquels son bon cœur s'appitoyait : il avait trouvé, lui, "Le chemin du ciel !" —F. PICARD.

## L'ALLER ET LE RETOUR

(FABLE)

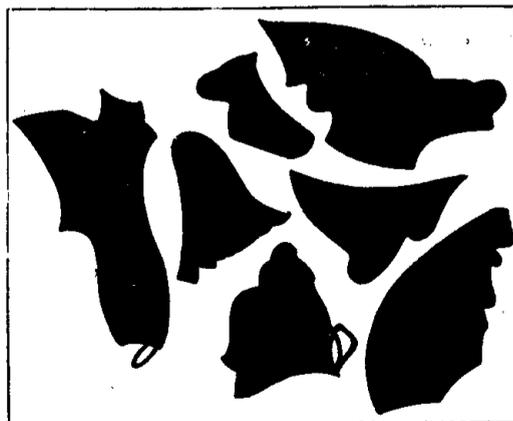
Il était une fois un âne, qui se croyait volontiers le plus beau de tous ses confrères. Son maître, le jardinier, lui mit un jour sur le dos deux grands paniers de fleurs, et le mena ainsi à la ville. Ces fleurs étaient si belles et répandaient une si douce odeur, que tout le monde venait sur le chemin pour les voir et les sentir. "Les brillantes couleurs !" disaient les uns. "Le délicieux parfum !" reprenaient les autres.

L'âne se rengorgeait et dressait ses longues oreilles, comme si c'était à lui que s'adressaient ces compliments. Au marché, le jardinier eut bien vite vendu ses fleurs ; mais, ne voulant pas que l'âne s'en retournât à vide, il remplaça les paniers de fleurs par une grosse charge de fumier qu'il alla prendre dans une écurie. Et ce fumier sentait si mauvais, que tous ceux qui passaient sur la route se bouchaient le nez ou se détournaient dans une autre rue. "Pouah !" disait celui-ci. "Rien qu'à le voir, le cœur vous lève !" reprenait l'autre. Et un gamin, qui s'était trouvé frôlé de très près entre un mur et le cacolet, cria : "La sale bête !" L'âne, si fier à l'aller, fut bien humilié au retour, et, comme il se plaignait à son ami le barbet du peu de fond que l'on peut faire sur le jugement des hommes : "M'est avis, lui dit celui-ci, que tu ne devais pas plus te réjouir de leurs louanges que t'attrister de leurs vilénies : on ne vaut pas par ce qu'on porte, mais par ce qu'on est."

## LE DEVOIR DES ENFANTS

A l'amour qu'ils témoignent à leurs parents, les enfants bien doués et bien élevés ajoutent le respect. Respecter quelqu'un, c'est lui montrer, par des égards, des attentions, des prévenances, des paroles polies, qu'on le considère comme au-dessus de soi, qu'on se doit de lui être agréable toutes les fois qu'on le peut. Le respect comporte donc une politesse, affectueuse que rien ne doit jamais démentir. Dans toutes les circonstances, un enfant est tenu de répondre poliment à son père ou à sa mère : cette politesse doit s'étendre à tous les gestes, à tous les actes. A table, la plus belle place appartient aux parents ; si vous les accompagnez dans une maison, c'est à vous de frapper à la porte, de l'ouvrir, de vous effacer et de passer en dernier lieu. Méconnaître le moindre des politesses à cet égard, c'est se montrer grossier.

## PÈLEMÉLOGRAPHIE



Decouper les pièces données et les assembler de façon à représenter une vieille femme.

## LE CADET DE LA VERENDRYE

OU LE

## TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

— La frégate du roi, *La Murcia*, survint à temps pour les châtier.  
— Sur les instances et les prières de ma mère, mon père se résigna à abandonner la marine.

— Ils vivaient à la cour, à Ampurias et à Villajoyosa, et ils menèrent une vie heureuse, très heureuse.

— Je fus l'unique fruit de cette union.

— Hélas ! cet Eden ne pouvait toujours être ! La mort enleva à mon père son épouse chérie, et à moi, une mère adorée. Quelques jours seulement suffirent à changer nos existences, de la joie au deuil. Nous habitons Ampurias en ce moment.

— Mon père durant de longs jours fut triste et sombre, puis enfin se décida brusquement à partir pour Madrid. Il me confia aux mains d'une femme bonne et dévouée, qui jadis avait demeuré du côté français des Pyrénées, près de Port-Vendres, mais qui suivit son fils, son seul enfant, quand celui-ci, séduit par les yeux noirs de la fille de l'un de nos tenanciers, vint demeurer chez nous.

Aux mots de *yeux noirs*, Pierre avait adressé un clin d'œil à son ami, qui sourit, comprenant l'allusion à leur entretien le soir du bal de M. de Longueuil.

La jeune fille saisit au vol et l'oeillade et le sourire : elle sourit elle-même, devinant quelque gouaillerie.

Pierre s'empressa d'expliquer :

— Senorita, dit-il, pardon de vous interrompre. Aux mots de : yeux noirs, que vous venez de prononcer, nous avons pensé mon ami et moi, à une discussion que nous eûmes au sujet des yeux bleus et des noirs, et je me disais que si votre compatriote eût eu des yeux bleus, son amoureux, probablement, n'aurait pas été assez sous le charme pour s'expatrier...

Ce qui signifie, *senorita*, dit Joseph malicieusement, que le jeune homme que voici est le vaillant champion des yeux noirs qu'il adore.

A ces paroles un vif incarnat colora les joues de l'aimable enfant ; mais ceci passa, comme ces nuages blancs, après la pluie, que chasse le vent et qui pour un moment s'interposent entre le soleil et la terre.

Elle leva les yeux ensuite vers les deux Français, et sans s'expliquer pourquoi, ou sans compter que leur action était un peu folle, tous trois partirent d'un franc éclat de rire, de ce bon rire frais de la jeunesse, et qui fait plaisir à entendre.

— Mon Dieu ! messieurs, dit l'Espagnole avec une grâce charmante, et secouant sa jolie tête pour donner plus de poids à ce qu'elle allait dire, je devrais vous gronder pour m'avoir fait rire dans un moment où mon récit prenait un ton triste, mais je veux bien vous pardonner si vous me promettez de ne plus recommencer !

En parlant ainsi, une boucle mutine, qu'en vain la main de Dona Maria voulait ramener sous sa coiffure, couvrait son front et la rendait plus séduisante encore, plus adorable.

C'est ce que pensa Pierre. La brune enfant continuait son récit :

— J'avais alors dépassé trois ans. Je restai jusqu'à l'âge de sept ans avec ma bonne. Au bout de ce temps, mon père, que je revoyais à des intervalles de plus en plus espacés, me plaça au couvent de la ville de Rosas. Chaque fois que je revoyais mon père, il me paraissait bien changé, maigri, fatigué, malade, et cela m'attristait beaucoup.

— Je voyais toujours arriver avec délice l'époque des vacances ; durant ce temps, que je passais au château d'Ampurias, chacun me gâtait ; j'étais choyée, caressée.

— Je venais d'atteindre ma quinzième année ; au retour des vacances, je retrouvai mon père à la demeure seigneuriale. Il revenait au foyer de ses ancêtres pour s'y fixer, étant rassasié de la vie de la cour.

— Il fut charmé des choses que j'avais apprises chez les bonnes religieuses de Rosas, il me le dit, ainsi que d'autres compliments très-flatteurs pour ma petite personne, et que je ne répéterai pas devant vous, *senors*...

— Mais que nous devinons, dit Pierre, et que nous...

— Chut ! dit-elle, n'achevez pas, ou je croirai que vous ne parlez, comme mon père, que pour me faire plaisir...

Pierre voulut protester mais Dona Maria s'empressa de continuer :

Un jour, mon père me dit : Mon enfant, je ne dois pas te cacher plus longtemps l'état de notre fortune. Après le décès de ta mère, abimé de chagrin et de douleur, je n'ai pas été assez courageux pour demeurer à Ampurias ; la solitude me pesait ; il me fallait du bruit, de l'excitation, et je courus à Madrid où les distractions abondent.

— Je suppliai mon père de ne pas en dire d'avantage ; il m'était revenu, cela me suffisait. Nous vivrions tous deux désormais dans le castel d'Ampurias, heureux ; mais mon père m'arrêta me disant : — Tu ne sais pas tout, chère enfant, et il faut que je parle. Dans cette vie étourdissante de la capitale, j'ai semé l'or à pleines mains ; j'ai parié des sommes considérables au jeu, et je reviens ici quasi ruiné. Ce toit même, qui nous abrite est hypothéqué, et il ne me reste qu'une ressource pour redorer mon blason...

— J'ai bien songé d'abord à un second mariage... mais à moins de commettre une mésalliance, qui voudrait du viveur ruiné?... Cet aveu de mes fautes, ma chère fille, m'est pénible, mais je m'y force comme punition de mes faiblesses. L'autre ressource qui me reste est celle-ci : j'ai envie de réunir tout l'argent dont je puis disposer, m'acheter un bâtiment, me recruter un équipage parmi les gars de notre domaine d'Ampurias, et faire voile pour la côte Ouest de l'Amérique du Nord. Je trafiquerai, avec les indigènes, pour des pelleteteries, de l'argent et de l'or, s'il y en a.

— J'acquiesçai entièrement à son projet, et mon père s'empressa de le mettre à exécution. Nous partîmes : notre voyage dura plusieurs mois, mais enfin, nous atterrîmes sur une île, près de la côte américaine.

M. d'Ampurias y construisit de vastes magasins pour recevoir les objets de son commerce avec les sauvages. Tout allait bien ; la fortune semblait vouloir nous sourire, quand un matin, des sauvages de la terre ferme nous firent des signaux. Il n'y avait rien d'anormal en cela, tous nos rapports avec les peaux-rouges, lorsqu'ils voulaient communiquer avec nous, préluèrent ainsi.

— Il s'agissait d'échanges avec un parti de Sioux.

— Ces sauvages s'avisèrent de s'emparer de nos biens et de tuer notre monde. Ils massacrèrent d'abord ceux qui avaient répondu à leur appel, puis, traversant l'espace qui les séparait de nous, ils nous attaquèrent et se rendirent maître de notre établissement. Je vis mon père tué presque sous mes yeux. Je le vengeai. D'un coup de fusil déchargé à bout portant, j'étendis raide mort à mes pieds l'auteur de la mort de mon père. Mais je ne pu faire davantage. On me saisit et l'on me garotta. Le soir, j'assistai, de la terre ferme, à l'incendie qui consuma nos biens, les cadavres de mon père et de ses hommes.

— Le reste vous est connu, *senors*...

Et elle se mit à pleurer.

La vue de cette jeune fille en larmes bouleversa profondément ces deux hommes, dont l'un surtout avait vu bien des chagrins, compté bien des douleurs.

Ils essayèrent de la consoler, mais ne savaient comment s'y prendre, et à la fin, leurs paroles, un peu gauches, embarrassées, amenèrent sur les lèvres de Dona Maria un faible sourire.

Enfin, elle sut redevenir maîtresse d'elle-même.

— *Senors*, mille pardons ! dit-elle, je n'aurais pas dû vous faire ce récit et vous causer un tel émoi avec mes larmes, mais c'est fini.

C'est ainsi que Joseph et Pierre connurent l'histoire de l'Espagnole.

Bientôt on arriva au pays où, l'année précédente, les Français étaient tombés au pouvoir des Kinongé Ouilinis, grâce au narcotique de Brossard.

## XVIII

## UN TRISTE ÉVÈNEMENT

Joseph se demandait avec angoisse quelle chance ses deux canots auraient de passer inaperçus devant le village des Kinongé-Ouilinis, coquettement disposé au bord de l'eau.

Ah ! s'il n'avait pas à protéger Dona Maria ! s'il n'avait pas aussi à rendre à bon port le trésor de la montagne de Roche, il ne craindrait pas une escarmouche, voir un combat avec les sauvages !

Pour plus de sûreté, il attacha les deux embarcations ensemble, présentant de la sorte un objectif moins grand aux balles ou aux traits de l'ennemi, si l'attaque avait lieu.

Puis, de la Vérendrye déployant sa voile à la brise, et donnant l'ordre à ses hommes de nager vigoureusement, s'avança rapidement et bravement vers le point dangereux.

Il n'y avait alors au village indien que de vieilles femmes, des enfants, et de vieux guerriers invalides, qui poussèrent une grande

clameur en voyant passer les blancs. Le rivage était veuf des embarcations des Kinongé-Ouilinis. Joseph pensa que ces sauvages les avaient cachées dans leur bourgade et qu'ils étaient en excursion dans les terres. Joseph se félicitait intérieurement de cette bonne fortune.

A cet endroit du pays, un amas de montagnes existe, connu sous le vocable de : monts Vermillon. La rivière est moins large là, et ses eaux coulent plus vite entre les rives resserrées. Pas n'était besoin de continuer à se servir de la voile, ni de ployer aussi vigoureusement les avirons. Joseph ordonna donc un relâchement ; d'ailleurs, le danger était moins imminent, pensait-il, depuis que l'on avait dépassé le lieu habité par les Kinongé-Ouilinis.

Ceci s'était fait le matin.

Vers la soirée, une désagréable surprise attendait les Français au détour d'un coude de la rivière ; ils faillirent tomber au milieu d'une flottille, montée justement par ceux-là mêmes, dont ils croyaient avoir eu la chance d'éviter le contact.

Les sauvages furent aussi surpris que les blancs, mais Joseph, le premier recouvra sa présence d'esprit, et ordonna immédiatement un mouvement de recul.

Les Kinongé-Ouilinis revenaient de leur stupéfaction. Quelques-uns reconnurent dans les visages pâles les prisonniers qui s'étaient échappés de leurs mains un an auparavant. Il n'en fallait pas davantage pour stimuler leur férocité. Ils se croyaient sûrs de leur proie, et avaient des cris de joie à l'idée que les blancs retombaient en leur pouvoir.

Les barques indiennes se rapprochèrent de celles des Français.

La manœuvre exécutée au commandement de Joseph avait pour effet de le maintenir le dos au soleil, et au contraire plaçait les peaux-rouges dans une position telle que, lorsque ceux-ci tiraient, les rayons frappant leurs yeux nuisaient à l'efficacité de leurs coups.

Ce plan n'était pas neuf, mais n'en était pas moins bon pour cela. Il avait été employé avec succès dans une rencontre que fit M. Du Lhut sur le lac Saint-Louis, avec une bande d'Iroquois.

Joseph avait divisé ses soldats en deux pelotons. Cinq devaient tirer, puis Pierre, lui, et deux soldats, formaient la seconde division.

Pierre demanda à Dona Maria de se coucher dans le canot, afin de ne pas servir de point de mire aux sauvages, mais elle refusa bravement de se prêter à ce désir, et supplia Joseph de lui donner une arme, un fusil, pour venger son père assassiné par des visages cuivrés comme ceux qu'elle voyait actuellement. Il y avait un fusil de surplus : elle le prit et voulut faire partie de la seconde escouade.

— Ne perdez pas votre poudre, recommanda Joseph ; visez juste, autant que possible, et que chaque coup soit mortel ou fatal à l'ennemi.

Et les dix fusils des Français avaient une précision remarquable.

Les Kinongé-Ouilinis, étonnés de cette défense si bien soutenue, furent finalement obligés de plier et à prendre la fuite.

Pas un blanc n'était blessé, quand de la Vérendrye songea à s'éloigner aussi promptement que possible de cet endroit, qui devenait bien dangereux maintenant. Les sauvages, ayant gagné terre, pouvaient, protégés par les arbres, leur décocher avec impunité des coups mortels. Ce fut ce qui arriva, et un cri parti tout-à-coup de l'un des canots annonça qu'une balle ennemie avait frappé. A leur grande horreur à tous, c'était la jeune fille qui succombait. Le projectile l'atteignait au cœur : elle expira presque aussitôt.

Pierre, perdant la tête, voulait faire débarquer et courir sus à l'ennemi pour l'exterminer, mais Joseph savait bien qu'avant d'aborder au rivage ils seraient presque tous frappés par les balles des Kinongé-Ouilinis.

La douleur dans l'âme, les Français s'éloignèrent de la scène du combat, où l'infortunée Espagnole avait trouvé la mort.

Le lendemain, dans une fosse creusée sur la rive nord de la Saskatchewan, les restes mortels de Dona Maria étaient déposés.

Le trou comblé, et après avoir fait une dernière prière pour elle, les soldats et leurs officiers remontèrent tristement dans leurs embarcations et continuèrent leur route.

De ce moment Pierre perdit son humeur joyeuse qui avait jusqu'alors égayé la monotonie du voyage.

Aimait-il la jeune fille ? . . .

Peut-être !

Ils arrivèrent enfin au Paskoyac, où les attendait le chevalier de Niverville.

Le retour à Ville-Marie, en passant par le fort Maurepas au sud du lac Ouinipik, la rivière Rouge, en un mot retraçant l'itinéraire déjà suivi, se fit sans incident intéressant et toutes les personnes de l'expédition dirigée par M. de Saint-Pierre revirent Montréal en l'automne de 1752.

## ÉPILOGUE

Le lecteur, sans doute, aimera savoir ce qu'il advint des principaux personnages de cette nouvelle historique.

Voici tout ce que je puis lui dire.

M. de Saint-Pierre, le 2 novembre 1752, fut envoyé par M. Du Quesne, gouverneur-général, pour remplacer Marin qui se mourait, et prendre le commandement de la Belle-Rivière (Ohio). Il périt à l'attaque du camp du général Johnson au fort Lydino, en 1755. Il commandait les sauvages, sous les ordres du baron de Dieskau.

M. le chevalier de Niverville se distingua dans plusieurs incursions faites dans la Nouvelle Angleterre, et au siège de Québec en 1759.

Joseph et Pierre imitèrent son exemple. C'était l'époque où une lutte gigantesque allait s'engager entre quelques milliers de Français, de Canadiens, et un nombre cinq ou six fois supérieur d'Anglais.

Nos deux braves combattirent vaillamment, et se couvrirent de gloire.

Le cœur de Joseph de la Vérendrye avait gardé fidèlement le souvenir de la jolie jeune personne qu'il avait connue au bal de M. de Longueuil, en 1749, et en 1755, il l'épousait à Ville-Marie (1).

(1) Tanguay. Dict. Généalogique.

J'ignore si le volage Pierre s'est fixé plus tard, et quels yeux noirs il a épousés. Je sais seulement qu'après la cession du pays, il passa en France avec son père, sa mère et ses frères.

Quand les deux amis eurent partagé l'or apporté des Montagnes Rocheuses, chacun se trouvait possesseur d'une somme équivalente à environ cent mille livres.

*Regis Roy.*

FIN

## LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Voïna parut la première. Dès qu'il l'aperçut, Moreno ralluma le feu couvant sous les cendres, prépara les pieux destinés à soutenir la marmite, et quand la tzigane eut renversé à terre le contenu de son sac de toile, les romanichels poussèrent un cri de joie. Deux lapins, une oie, des légumes, telle était la prise du matin. En une minute, Voïna et Moreno eurent dépouillé les uns, vidé et plumé l'autre. Germos portait sur le dos un paquet assez lourd, qu'il ne s'empressa point de développer, et dont il parut se préoccuper fort peu, après l'avoir déposé à terre.

Tandis que cuisait le déjeuner, la troupe tint conseil.

— C'est dans trois jours foire et fête à dix lieues d'ici, dit le chef. Les quatre bandes composant notre tribu ont ordre de s'y trouver, et nous nous réunirons pour ne plus nous quitter. La police nous avait cherché assez de mauvaises querelles pour rendre la division des nôtres nécessaire. Mais les profits se réduisent à peu de chose quand nous marchons isolément. Plus de maquignonnage et de grand trafic. Nous vivons, voilà tout. Les jolies filles de la bande de Vollo sont précieuses. Elles dansent et disent la bonne aventure. Dans peu, nous posséderons un nouvel élément de fortune. La voiture de saltimbanque que nous avons conquise nous fournira un logement sur les grandes routes, et le moyen de donner des représentations. Il faudra seulement trouver des enfants bons pour le dressage.

— On en trouvera, dit Germos en riant.

Le chef reprit :

— Nous pouvons encore rester ici une journée, pas davantage, et encore, à condition que le garde champêtre ne fasse pas de tournée

de ce côté. Ce soir nous quitterons la clairière, et nous nous dirigerons du côté où les frères nous attendront.

—Je demande à faire partie de la grande troupe, dit Moreno ; je ne veux plus être compté parmi les enfants. Je réclame une part comme les hommes. Je montrerai mes ours ; ils savent des tours nouveaux, très curieux ; je gagne ma vie en vrai romanichel, et j'ai mes droits.

—Voyez-vous ce coq ? dit Raski avec un grand rire.

Puis il ajouta, en frappant sur l'épaule de Moreno :

—La demande est juste, n'est-ce pas, camarades ?

—Oui, répondirent Vanik et Germos.

—Et, ajouta le chef, le jour où tu seras reçu romanichel fini, tu donneras une grande fête dans la tribu.

Voïna venait de découvrir la marmite, et le fumet qu'elle exhalait doubla l'appétit des bohèmes.

Ils s'assirent en rond autour du foyer. Voïna enleva la marmite, la posa sur le sol, y plongea une cuiller de bois profonde, et versa une portion de bouillon dans la tasse de chacun.

Au moment où les Tziganes allaient commencer leur repas, Mathieu quitta sa cachette et, sans hâte comme sans peur, il s'approcha de Raski et lui dit :

—Te faut-il, dans ta bande, un homme fort et prêt à tout ?

Le chef examina rapidement le braconnier.

L'aspect de Mathieu était si sombre, il semblait si effrayant, avec sa barbe et ses cheveux incultes, ses yeux sauvages et ses dents aiguës, que le romanichel comprit que le nouveau venu disait vrai en affirmant qu'il serait bon à cette besogne.

Des souvenirs lui revinrent à la mémoire ; tandis qu'il traversait le village voisin, il avait entendu parler de l'assassinat d'un garde-chasse. Cet homme, couvert d'un pantalon déchiré par les épines, d'une veste à laquelle manquaient des lambeaux restés sans doute aux buissons du bois, et qui s'appuyait sur un fusil, cet homme ne pouvait être autre que le braconnier poursuivi par les gendarmes. Mais, ce qu'il fallait au chef des romanichels, c'étaient justement des hommes en lutte avec la justice, mis hors la loi pour un crime quelconque, prêts pour le vol et ne reculant pas même devant l'obligation de jouer du couteau.

—Asseyez-vous, camarade ! dit le chef ; la marmite est pleine ce matin. Nous n'en avons pas toujours autant, c'est vrai ; mais, si je ne me trompe, une vie rude ne vous effraie pas. Restez avec nous et suivez-nous jusqu'au rendez-vous général. Deux tziganes ont été tués, et trois ont eu la sottise de se laisser prendre. Seulement, bien que je sois le maître de la tribu, je ne puis tout seul vous admettre parmi les nôtres.

Il faut le consentement des camarades. Nous les rejoindrons dans cinq jours ; jusque-là vous trouverez ici le gîte sous la tente du ciel, et le couvert, suivant l'adresse des femmes. . . .

—Oh ! les femmes ! dit Voïna ; si je n'étais pas là !

En ce moment, un cri de désespoir se fit entendre.

—Mon enfant ! mon enfant ! répéta Mathia.

La pauvre petite Néra, rigide et glacée, reposait sur le sein de sa mère, dont les baisers ne la réchauffaient plus.

Raski se dirigea vers le hangar, posa la main sur le front de Néra, et dit à sa femme :

—Elle a cessé de souffrir ! tu savais bien qu'elle ne pouvait pas vivre.

—Non, bourreau, elle ne pouvait pas vivre ! tandis que tu accablais la mère de mauvais traitements, tu tuais l'enfant par avance.

Monstre, je ne restais près de toi que retenue par l'enfant. Néra est morte, je vous quitterai tous, je me vengerai en vous dénonçant, je . . .

—Tais-toi, misérable créature ! dit le romanichel, en jetant à terre la malheureuse ; tais-toi ! je ne te laisserai ni le temps, ni le pouvoir de dénoncer l'un de nous. Néra est morte, mais il reste un fils, grand et beau, celui-là !

—Vous lui avez appris à me détester. . . . Néra était à moi, à moi seule. . . . Si faible, si jolie. . . . Oh ! tu peux m'écraser sous tes pieds, cela m'est égal, maintenant ; je n'aimais que ma fille, rien que ma fille. . . .

—Ton père m'a jadis sauvé la vie, dit Raski, en repoussant Mathia du pied, fais en sorte que je ne l'oublie pas.

L'infortunée se releva et se traîna de nouveau près de l'enfant qu'elle avait tant aimée.

Elle voulut lui préparer son dernier berceau, et, après avoir couvert le petit corps immobile, elle se dirigea vers le buisson.

En dépit de l'hiver, elle y trouva des branches de troène, encore égayées de leurs baies noires, des rameaux d'épines garnis de grains rouges, des clématites formant à l'extrémité des branches une aigrette semblable à une touffe de marabouts légers.

Elle forma une gerbe énorme de ces branches ; puis, les étendant sur le sol, elle coucha l'enfant au milieu de ce bouquet hivernal, l'en recouvrit jusqu'à la hauteur de la poitrine, et la petite tête brune de Néra parut une fleur sauvage au milieu des rameaux des bois. Alors

elle resta immobile, couvant du regard celle qui avait tenu une si large place dans son cœur déchiré.

Germos, qui venait d'avalier coup sur coup plusieurs gorgées d'eau-de-vie, dit alors au chef, en désignant le paquet jeté près du hangar :

—Je sais bien que ce n'est pas tout à fait la même chose, mais enfin, un enfant de perdu, un de retrouvé. . .

—Que veux-tu dire ?

—En traversant la forêt, nous avons vu deux petits en train de fagoter du bois mort. . . . J'ai songé à ce que tu disais l'autre jour. . . . Nous manquons de sujets, et tandis que le petit se trouvait à quelque distance, jetant ma couverture sur son frère, je l'ai roulé dedans pour étouffer ses cris. Il peut avoir cinq ou six ans.

—C'est bien dit Raski.

Il n'ajouta rien. Malgré lui, il se préoccupait de la douleur de sa femme, plus encore peut-être que des menaces qu'elle venait de proférer.

Il savait qu'il s'était montré un maître dur, et Mathia ne mentait pas en affirmant qu'il avait détourné d'elle le cœur de Moreno.

Dédaignée, traitée en esclave plus qu'en compagne, ne pouvait-elle se venger de celui qui, en échange de sa jeunesse, ne lui avait donné que des regrets ? Il s'approcha gauchement de Mathia qui, meurtrie et abîmée dans son chagrin, avait repris sa place près de Néra.

—Oublie mes paroles, dit-il, je les regrette.

—Est-ce que j'ai le cœur à m'occuper de vous ? fit-elle ; laissez-moi pleurer ma fille ; en ce moment, c'est tout ce que je vous demande.

Elle ajouta, en tournant vers lui son visage mouillé de larmes :

—Oh ! tenez, maintenant je comprends la douleur des mères qu'on prive de leurs enfants. . . . Jamais il ne me sera possible d'en ravir un à sa famille. . . . Germos a volé un innocent : grâce pour celui-là, au nom de ma fille morte.

Raski allait s'éloigner sans lui répondre, dans la crainte de laisser éclater l'indignation que lui causait l'intervention de sa femme dans les affaires et les coutumes de la tribu, mais il n'eut pas le temps de quitter l'abri du hangar : Moreno, les cheveux au vent, essouffé par la rapidité de la course, arrivait dans la clairière :

—Les gendarmes ! dit-il.

Les romanichels échangèrent un rapide coup d'œil.

Evidemment, ce n'était pas eux qu'on cherchait. Néanmoins, la capture de l'enfant et les méfaits commis depuis deux jours par les Tziganes, les rendaient craintifs. Accoutumés à la fuite comme à la poursuite, ils prirent rapidement leur parti.

Germos reprit la couverture dans laquelle se trouvait roulé l'enfant volé ; Voïna s'empara des ustensiles de cuisine ; Loup-Cervier arracha les piquets et la hutte et les chargea sur son dos. Moreno saisit les chaînes des ours ; Raski trouva digne de sa situation, en chef de tribu, de conserver seulement la flûte et le tambour de basque.

En entendant Moreno, Mathia s'était dressée sur ses pieds, gardant entre ses bras Néra, enveloppée de ses branches de baies et de son fin duvet de clématite. Elle ne comptait céder ce douloureux trésor à personne ; mais Raski lui arracha sa proie des bras.

—Es-tu folle ? dit-il, et promèneras-tu avec toi cette enfant morte ?

—Qu'importe ! j'aurai la joie de la voir encore, jusqu'à ce que je lui creuse une tombe. . . .

—Sa tombe sera ici ! dit Raski en replaçant l'enfant à terre sous le hangar. Obéis, pas un mot. . . . Moreno, entraîne ta mère ; il y va du salut de la troupe. . . .

Mathia résista.

—Si mon enfant reste, dit-elle, je resterai.

Mais un coup terrible qu'elle reçut sur la nuque la laissa pantelante. Raski la chargea sur son épaule, et Moreno répéta :

—J'aperçois les chapeaux galonnés à travers la futaie.

La tête de la bande se trouvait déjà loin, et le chef, sans plier sous son fardeau, disparut derrière un pli de terrain.

Le braconnier lui glissa à l'oreille :

—Service pour service : je connais une cachette où nous tiendrons tous, jusqu'à ce que le danger soit passé !

Et, tandis que le brigadier, son camarade et le garde champêtre continuaient à fouiller le pays, afin de trouver l'assassin de Jean Tournil, Loup-Cervier et ses nouveaux compagnons s'installaient dans une sorte de vaste terrier garni de claies, de lits de mousse, et renfermant un quartaut de vin, avec des pâtés de venaison et deux pains, durs comme du biscuit de mer.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

MÉDECINS ET MALADES

Ont constaté, à leur grande satisfaction, que le *Baume Rhumal* guérit radicalement : toux, rhumes, grippe, bronchite, coqueluche. Dans les cas les plus graves, le *Baume Rhumal* a obtenu des guérisons inespérées.

CHOSSES ET AUTRES

—La législature de Manitoba est convoquée pour le 11 février prochain.

—En Russie, il faut se marier avant quatre-vingt ans.

—Le plus vieux drapeau national du monde est celui du Danemark, qui est en usage depuis 1219.

—Les serviteurs de la reine Victoria coûtent annuellement à l'Angleterre la somme de \$6,500,000.

—On dit que le duc et la duchesse d'York visiteront le Canada prochainement.

—Le billet de banque le plus élevé en Canada, est celui de \$5,000 du Dominion. Il y en a 666 en circulation.

—On pourrait bien voir renaître cette année les larges ceintures de rubans formant un gros nœud sur la hanche gauche, et retombant jusqu'au bas de la jupe.

—Un autre patriote de 1837 vient de disparaître de la scène, M. Chs Bergevin, de Sainte-Martine. M. Bergevin est mort à Québec, chez son fils, M. Etienne Bergevin.

C'EST VRAI

Vous guérissez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du *Baume Rhumal*. Il soulage instantanément et guérit rapidement. 25 cents partout.

—Le directeur général des postes, à Londres, a adjoint un service photographique aux postes, pour découvrir les matières d'or et d'argent introduites en contrebande sous les enveloppes. On a ainsi trouvé une livre sterling au centre d'un grand journal à 16 plis. L'administration des postes pourra donc maintenant, si elle le veut, lire les lettres et y répondre elle-même.

UN TRÉSOR

Si vous toussiez, prenez du *Baume Rhumal* ; il guérit quand les autres remèdes n'apportent aucun soulagement. C'est un vrai trésor pour ceux qui l'emploient. En vente partout.

—Nous avons au Canada des femmes de haute taille et néanmoins fort gracieuses dans leur démarche ; mais aucune d'elles "n'égale en hauteur" Eve, notre mère commune. S'il faut en croire les Arabes, la compagne d'Adam devait être d'une taille vraiment gigantesque. Son tombeau, qu'on voit à Jeddah, n'a pas moins de 50 coudées de long sur 12 de large. Ce tombeau a été visité cette année par 40,000 pèlerins. Par respect pour la défunte, on ne cultive pas de pommiers dans les environs de cette tombe.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er janvier : Correspondance, G. Sand et l'abbé Rochet ; Mon aïeule, Mme la princesse Shakhovskoy-Strechneff ; La formation des États-Unis, P. de Courbertin ; La jeune Grèce, Mme Marie-Anne de Bovet ; Bismark dans l'au delà, M. Maurice de Talleyrand-Périgord ; Marie, amour de village, A. Albalat ; Le diagnostic d'une mère de famille, M. le Dr Cancalon ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam. Pages courtes : Types féminins de Londres, Jessé Francis Shepard.

La Quinzaine : Décentralisation ; Les provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Étranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport.

TÊTE GRISONNANTE  
ET MENACÉE  
DE CALVITIE  
On évite ce danger par l'usage de  
**La Vigueur des Cheveux  
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacée de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."  
—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

**La Vigueur des Cheveux d'Ayer**  
PRÉPARÉE PAR LE  
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S. A.

**J. EMILE VANNIER**

(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107, RUE SAINT-JACQUES  
"BATISSE IMPERIALE" MONTRÉAL

**DENTIER GARANTI--\$10.00**

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.  
A. E. VADEBONCŒUR, L.G.D.  
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

*Lapresse & Lacroix*  
Photographes  
360 Rue St-Denis  
PHOTOGRAPHES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'INFINI, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC., ETC.  
TÉLÉPHONE 7163

**Buyez l'Eau du Recollet** Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

**"Korrect Shape" Boot Shop.**  
DEPARTEMENT DES DAMES.  
Quoi de plus utile et agréable comme cadeau de l'an, qu'une paire de Bottines ou Souliers "Korrect Shape."  
Nos chaussures sont uniques, de fabrication spéciale, de formes nouvelles raisonnées et quand on les a portées une fois, on n'en veut plus d'autres. Elles donnent le confort, voyez-vous ?  
Votre choix est énorme et facile, car, nous n'avons que des chaussures élégantes et de confection supérieure. Nos prix de vente frisent les prix de fabrication.  
**OUVERT LE SOIR DURANT LES FETES.**  
**FRENCH & SMITH,** 235 ET 237 RUE ST-JACQUES.

Aux Femmes et aux Jeunes Filles Pâles et Faibles  
Si vous êtes pâles et faibles prenez les fameuses **PILULES ROUGES DU Dr CODERRE.**  
Le **BEAU MAL** ne résiste pas à l'action bienfaisante de ces pilules recommandées.  
Les **Pilules Rouges** du Dr Coderre, renforcent, tonifient et purifient le système. Elles augmentent la matière colorante du sang, donnent un beau teint et de la force.  
Prix : 50 cents la boîte  
6 boîtes pour \$2 50  
Expédiées partout.  
RECEVEZ  
COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE  
NORTH ADAMS, MASS.

**VICTOR RLY & ALF. H. CONTANT**  
Architectes et évaluateurs  
207, RUE SAINT-JACQUES,  
(Bâtisse Nordheimer)  
CHAMBRE 14 TÉLÉPHONE 2113

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.  
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs le **HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain  
CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**  
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Étendu d'eau le  
**PURETÉ du TEINT**  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou **Lait Candès**  
Dépuratif, Tonique, Détersif, désinfectant. Écaille, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc. conserve la peau de visage claire et unie. — À l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.  
11 date de 1859  
Étendu : 5 fr. — Étiquettes : 5 fr.

Trente ans de Succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans COLIQUES ni NAUSEES  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du  
**VERSOLITAIRE**  
CAPSULES  
**L. KIRN**  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.  
PARIS, Pharmacie **HAUGOU**,  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
dans toutes les bonnes Pharmacies.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRE** : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.



**Prostration Nerveuse, Insomnie, Faiblesse.**

WEST BROUGHTON, QUE., Oct. 1, 1890.  
Le Tonicus Nerveux du Dr. Koenig que j'avais commandé était pour une jeune femme de ma famille. — La prostration nerveuse, l'insomnie, la faiblesse, etc., dont elle souffrait, la rendaient inutile à elle-même et aux autres. Il y a grand changement aujourd'hui. Cette jeune personne est beaucoup mieux, plus forte et moins nerveuse. Elle va continuer à prendre votre remède: je le crois très efficace.  
F. SARVIE, Prêtre Catholique.

**A Fini Ses Études.**

BARDONNET, CONN., Août, 1893.  
J'ai eu une première attaque d'Épilepsie il y a à peu près trois ans; plusieurs médecins m'ont soigné sans succès, mais m'ont conseillé d'abandonner mes études théologiques. Le Tonicus Nerveux du Père Koenig ne m'a pas failli; après en avoir fait usage j'ai complété mes études, et je suis maintenant assistant. Je connais aussi un membre de ma congrégation qui a été guéri par son emploi.  
TH. WIEBEL, Pasteur, 357 Central Av.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratuite.  
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.**

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

**AGENTS**

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.  
Laroche & Cie Québec.



**Fausse dents SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2318.

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistante que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**Débitures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

**VALEUR DE PLACEMENT**

**ACHETÉS ET VENDUS**

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débitures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

**SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.**

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)**

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

43292 80-11-07

LA

**SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

**FONDS CAPITAL \$50,000**

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

|   |   |
|---|---|
| S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00                                      | A. Ouhinet, Montréal, P. Q., \$250 00           |
| F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00   | Jos. Gauthier, " 250 00                         |
| J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00  | A. Dupré, " 100 00                              |
| T. E. Barbeau, " 1500 00  | B. Richard, " 100 00                            |
| O. Lafortune, " 1500 00   | F. Huot, " 50 00                                |
| J. E. Ecrément, " 1500 00   | Napoléon Faguy, Québec... 50 00                 |
| Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec... 1500 00                    | Georges Lagacé, " 50 00                         |
| W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00  | A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00             |
| L. N. Rioux, " 500 00   | Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00             |
| Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00                         | Jos. P. Bélair, " 25 00                         |
| Francis Parent, de la brasserie de Beauport... 500 00                       | S. G. Bergevin, " 25 00                         |
| J. B. A. David, Montréal... 500 00  | Jules Couture, " 25 00                          |
| H. Christin, Longueuil... 400 00  | Esdras Vigeant, " 25 00                         |
| J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00 | G. Riendeau, jr., " 25 00                       |
| Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00                            | Dame Marcoux, " 25 00                           |
| Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00                                      | James Guay, " 25 00                             |
| T. Plouffe, Longueuil... 250 00   | Joseph Roy, " 25 00                             |
|   | W. Harrison, " 25 00                            |
|   | J. H. Doray, " 25 00                            |
|   | J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont., 25 00 |
|   | G. Constant, Vaudreuil... 25 00                 |

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

**Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00**

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

**La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

**U. PERREAU Librairie Française**

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRE.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRE**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**G. HUREL**

1615, Notre-Dame, Montréal

Journal français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.  
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites.  
Prix spéciaux pour marchands.

**UNE SEMAINE DE Vente - Extraordinaire**  
A LA MAISON DE **E. LEPAGE & CIE**

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial... 24c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial... 24c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. 25c
- Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendues 10c, spécial... 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial... 5c
- Cocoanut en paquet, marque Cripstal, vendu 10c, spécial... 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendues 15c, spécial... 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendues 25c, spécial... 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial... 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial... 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial... 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial... 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " 4c
- " grande boîte 15c, " 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial... 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial... 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial... 24c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial... 24c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial... 6c

**FERBLANTERIES**

- Plats pour laver les mains, valent 15c, spécial... 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valent 6c, spécial... 2c
- Caniste à l'huile de charbon 3 gallon, valent 15c, spécial... 8c
- Porte ordure, valent 10c, spécial... 5c
- Antonnoirs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valent 45c, spécial... 19c
- Chaudières à charbon, valent 25c, spécial... 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valent 35c, spécial... 19c
- Terrine à lait, valent 5c, spécial... 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix... 1c

**GRANITE**

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offerts. Nous recevons journalièrement des lots jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que Poupées, Petits Soldats, Petits Tramways, Petits Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de Luxe, Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 8 h. p. m. le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.

**E. LEPAGE & Cie**  
Coin des rues St-Laurent et Duluth.